

Editorial

Ce numéro comporte quatre volets : les ravages de l'Inquisition en Espagne; le judaïsme en Italie puis au Portugal; l'installation aux Amériques - mais pas seulement - de conversos de la Péninsule ibérique revenant au judaïsme dès que le danger de l'Inquisition s'éloigne.

Ces quatre sujets seront étudiés au travers de livres, revues et articles originaux écrits pour la LS. Aussi nos rubriques habituelles : "Livres" "Revue" etc. seront-elles cette fois-ci géographiques. A la fin, les rubriques habituelles : *Lingua muestra*, "Musique", "Actualités" retrouvent leur place traditionnelle.

Au sujet de l'Inquisition nous en avons précédemment éclairé le règlement de base lui-même, les effets sur les crypto-juifs à Madrid en 1680, sur un protestant anglais en 1723, puis sur les *Chuetas* des Baléares durant plusieurs siècles, quasiment jusqu'à nos jours.

Dans ce numéro, et grâce à un livre du fonds Nahmias publié "à chaud" en 1613, nous examinons l'expulsion en fin 1609 des *Moriscos*, musulmans s'étant convertis au catholicisme dès la fin du XVème siècle, symétriquement à des juifs, surtout dans le sud de l'Espagne, pour pouvoir rester dans leur pays. Un livre contemporain, issu d'une thèse, nous éclaire sur la cohabitation entre Maures et chrétiens à Grenade au XVIème siècle. Seront aussi examinées les conséquences lointaines de ce reflux de *Moriscos* hispanisés, vers la Tunisie entre autres pays, et de façon plus générale la formation de cultures diverses.

Le second volet concerne le judaïsme italien, avec un état des lieux et l'étude de la synagogue emblématique de Pise, toute proche de Livourne.

L'article sur le Portugal contemporain débute par une affirmation percutante : "Le Portugal est aujourd'hui un pays sans juifs". Mais la rubrique se poursuit par un commentaire de la vie d'Artur de Barros Basto - "Le Capitaine" - ce découvreur de marranes dont il a, au milieu de ce siècle, contribué à ramener bon nombre au judaïsme.

Une superbe revue et différents livres nous éclaireront sur la présence de crypto-juifs dans les divers équipages de Colomb lui-même et de

ses successeurs, le retour au judaïsme de ces émigrés lorsque cela devint possible... et ceci jusqu'à maintenant.

Plusieurs autres livres ont retenu notre attention, dont un publié en turc et commenté ici en *lingua muestra* - c'est une première.

Dans la rubrique "Actualités" vous serez informés de la genèse du nouveau Musée Juif d'Athènes qui vient d'ouvrir ses portes. Et vous vous réjouirez de la création d'une Association des Amis de La Lettre Sépharade - *Aki estamos* - annonçant déjà sa première manifestation récréative et culturelle pour ce mois de juin. □

La Rédaction

SOMMAIRE

N° 26

<i>Editorial</i>	1
<i>Livres, Études et Revues</i>	
Les Maures à Grenade...	2
... et leur expulsion	3-4
Sépharades et "Barbaresques"	5-6
Italie	7
Portugal	8-9
Livres divers	10
Diasporas vers les Amériques	11-14
Deux revues éditées en Allemagne	14
<i>Muestra lingua</i>	
<i>L'ultimo dedikodú antes de despartírsen</i>	5
<i>Los Djydios en la Republika Turka</i>	16
<i>Musique</i>	
Un livre	17
Deux disques	18
<i>Actualités</i>	
Le Musée Juif d'Athènes	19
L'Association des Amis de la Lettre Sépharade - <i>Aki estamos</i> vous convie à la fête	20

Nous avons dans les éditions précédentes, étudié ce phénomène historique si important, en quelque sorte fondateur de notre culture d'exil, que fut l'Inquisition.

Successivement nous avons examiné le Règlement de 1640 de l'Inquisition au Portugal (LS 22) le grand auto-da-fé de Madrid en 1680 (LS 23), puis avons publié les témoignages de ceux qui avaient vécu ces souffrances c'est-à-dire les condamnés eux-mêmes : l'un crypto-juif espagnol, et l'autre protestant anglais (LS 24).

Nous avons ensuite constaté (LS25) que deux siècles après leur conversion, les juifs de Majorque n'étaient toujours pas acceptés dans la société civile, rejet entériné par l'autorité royale.

Nous étudions dans le présent numéro le sort des Maures après la prise de Grenade par les Rois Catholiques en janvier 1492.

Les Juifs avaient été sommés de se convertir ou de partir. Qu'en fut-il des Maures ?

Deux éléments à notre dossier : l'un constitué par un livre de Catherine Gagnard, publié ces temps-ci : "Maures et chrétiens à Grenade : 1492-1570" que nous analysons, concernant le sort de ces Moriscos, successivement tolérés, exilés puis expulsés. L'autre élément est la recension d'un livre du fonds Nahmias publié en 1613 : Memorable expulsion y destierro de los Moriscos de España, de Marco de Guadalajara y Xavierr.

Catherine Gagnard

MAURES ET CHRÉTIENS À GRENADE 1492-1570²

Les mesures d'unification nationale prises par les Rois Catholiques après la reconquête de Grenade, seule province d'Espagne encore sous la domination des Maures jusqu'en janvier 1492, n'ont pas fini de susciter des études et des réflexions.

Sur le sujet en titre, Catherine Gagnard a soutenu une thèse en 1986, dont elle offre maintenant une édition abrégée sous forme de livre. Elle a décidé de ne pas réécrire, dix ans après, en remettant son travail à jour, mais de rester fidèle au texte de sa thèse, l'allégeant.

Elle nous expose donc qu'après sa victoire et la reddition de Grenade, la reine Isabelle consentit une paix dans l'honneur à ses ennemis dans le but de ménager l'avenir et la *convivencia* traditionnelle à Grenade. Sa victoire fut facilitée par l'alliance avec Boabdil et ses troupes, et par les luttes intestines entre ce dernier et son oncle El Zagal - éphémère roi auto-proclamé - qui avaient affaibli le royaume grenadin. Les conditions prévoyaient le maintien de Boabdil sur son trône, moyennant allégeance, la liberté de culte et de résidence, la libre pratique par les Grenadins musulmans de leurs us et coutumes alimentaires, vestimentaires etc.

La largeur de vue et l'honnêteté de l'archevêque Hernando de Talavera que l'on retrouvera tout au long de cette étude, jusqu'à sa mort en mai 1507, devaient faciliter la transition.

Les premières difficultés surgissent déjà lors de l'échange traditionnel des prisonniers après la fin des combats : ceux parmi les chrétiens qui avaient traité leurs captifs en esclaves n'étaient pas pressés de les rendre...

Et très rapidement l'on constate que les souverains "grignotent" les avantages accordés, au point que l'exil de Boabdil dès 1493 marque la fin de la cohabitation pacifique, en principe recherchée pourtant...

A partir de 1498 tous les textes officiels qui se succèdent, appelés les "Pragmatiques", sont de plus en plus restrictifs de la liberté des Maures, et ne tendent plus qu'à l'assimilation complète et forcée. Mais les habitudes ont la vie dure, et l'échec est de plus en plus patent. Dès 1498 les Maures sont concentrés dans la *morería*¹ et les mosquées sont peu à peu transformées en églises. La coercition religieuse (surtout depuis que Cisneros a remplacé Hernando de Talavera) conduit à de nombreuses conversions, surtout vers 1499-1500. D'autres Maures quittent le pays, quelquefois remplacés, dans leurs maisons vendues à vil prix, par des Castillans. Mais les spoliations de terres et de biens vont grand train, souvent au profit de la Couronne, qui éventuellement les redistribue à des Grands. Là se forme la structure foncière des grandes propriétés de l'Andalousie. L'Église en profite aussi.

L'état se resserre autour des Maures baptisés - *Moriscos* - ou non : l'Inquisition s'installe en fin de 1526 - premier *auto-da-fé* en 1529 - qui, précédemment agissait depuis Cordoue : c'est un vrai tournant et une cause majeure de la révolte de 1568. En 1566 encore, il faut renouveler l'interdiction de l'usage toujours répandu de la langue arabe.

L'attitude et la responsabilité du clergé sont bien cernées : le bas-clergé non-arabophone est bien incapable, dans les campagnes, de communiquer avec ses ouailles... Le haut clergé urbain est souvent absent de son diocèse, et pas toujours honnête au demeurant. Tout cela ne fait qu'aggraver une situation tendue et ne facilite guère une véritable intégration !

La révolte brutale, sanglante, menée par les *monfies* n'entraîne d'abord pas toute la population. Mais la boucle : terrorisme/répression ne permet guère de se tenir à l'écart ! Les éléments modérateurs de part et d'autre sont balayés. Vols et pillages se succèdent, des villages entiers sont passés au fil de l'épée par les troupes catholiques. Nombre de Maures s'enfuient vers l'Afrique. La province de Grenade se dépeuple. Le repeuplement avec des populations d'autres régions est un échec économique, particulièrement dans le domaine de la soie, richesse régionale.

La royauté organise l'éloignement forcé des survivants - peut-être 60 à 80 000 personnes - vers d'autres régions d'Espagne, jusqu'en Biscaye.

Les conséquences de cet échec sont lourdes sur l'Andalousie - dépeuplement, appauvrissement - mais au delà, sur toute l'Espagne.

L'expulsion suivra, quarante ans plus tard, comme le montre le livre analysé ci-après.

L'exposé des faits est minutieux, ventilé en sections : propriété foncière, religion et Inquisition, dégradation de la vie quotidienne, conséquences sociales, etc. Cette approche, plus éclairante qu'un pur exposé chronologique, est pleinement satisfaisante. Nul besoin d'être spécialiste pour apprécier cette belle étude. □

Jean Carasso

¹ Symétrique de la *judería* pour les Juifs.

NDLR

² 1997 Paris l'Harmattan
287 pages dont 14 de
bibliographie consistante.

F. Marco de Guadalajara y Xavierr

MEMORABLE EXPULSION Y JUSTISSIMO DESTIERRO DE LOS MORISCOS DE ESPAÑA¹

L’Espagne a connu, dans son Histoire, deux expulsions : la première en 1492, celle des Juifs, gravée à jamais dans les mémoires, puis, en 1609, celle des Morisques.

Qu’entend-on par le terme “Morisque” ? Bartolomé Bennassar, dans son glossaire, nous donne la définition suivante : “Musulman converti de force au catholicisme au XVI^e siècle mais inassimilé”², tandis que Louis Cardaillac nous précise que : “Le mot paraît avoir une histoire compliquée et s’être chargé de connotations diverses, variables selon les lieux, les époques et les locuteurs”, mais que “au sens le plus courant que lui donnent les historiens contemporains, les Morisques sont les descendants convertis au christianisme des musulmans qui dominèrent une partie de l’Espagne entre 711 et 1492.”³

On sait que, après la conquête de l’Espagne par les Maures en 711, les Espagnols entreprirent une lente récupération de leur territoire, connue sous le nom de “Reconquête”. Dans les zones reconquises, les musulmans bénéficiaient d’un statut dit *mudéjar* qui leur permettait de conserver leur religion et de disposer d’une certaine autonomie judiciaire. Cette situation allait perdurer pendant tout le Moyen-Âge, ou plus précisément jusqu’à la chute de Grenade en 1492.

Officiellement il n’y avait plus de musulmans en Espagne... Pourtant la réalité était bien différente : ces conversions sous la contrainte n’étaient dues qu’à la peur de l’exil; les Morisques restaient attachés à tout ce qui faisait leur identité : l’usage de l’arabe, leurs vêtements, leurs bains publics, l’abattage rituel des bêtes, etc.

Charles Quint puis Philippe II multiplièrent les interdits pour effacer toute différence. Les dernières “Pragmatiques”, celles de 1567, mirent le feu aux poudres, provoquant un soulèvement général qui devait durer deux années dans les territoires grenadins. Des milliers de personnes furent réduites en esclavage et dispersées dans toute l’Espagne.

Au cours des années suivantes “... tout se passe pour les Morisques comme s’ils prenaient le relais des juifs comme bouc émissaire”⁴.

Plusieurs ouvrages de l’époque traitent de cette expulsion. Parmi ceux-ci, la *Memorable expulsion y justissimo destierro de los Moriscos de España*, dont un exemplaire figure dans le fonds Elie Nahmias. Il s’agit d’un superbe livre in-quarto, écrit par un religieux de l’ordre des Carmes, Fray Marcos de Guadalajara y Xavier, édité à Pampelune en 1613.

Le titre diffère très légèrement de celui des deux autres ouvrages sur le même sujet, publiés un an auparavant, en 1612, l’un à Huesca et l’autre à Rome.⁵ Les trois auteurs mettent l’accent sur le bien-fondé de la mesure



d’expulsion, mais Guadalajara y Xavier introduit un nouvel aspect : par l’adjonction de l’adjectif “mémorable”, il insiste également sur le devoir de conservation de l’événement par la mémoire collective.

Il reprendra la même idée dans la dédicace, où il indique qu’il veut célébrer la victoire de la Croix sur le Croissant et “un événement si important pour le bien de la chrétienté, [...] l’entreprise la plus remarquable et la plus héroïque qu’un Prince ait menée dans le monde”⁶. On pourrait alors s’attendre à une simple apologie; il n’en est rien. Il s’agit d’une œuvre complexe, riche, fort intéressante. Elle comporte deux parties très distinctes.

La première (19 chapitres, 65 folios) est composite. Elle mêle données historiques exactes ou erronées, considérations théologiques et jugements politiques, dont certains peuvent sembler pour le moins curieux... C’est à Lucifer que l’auteur consacre le premier chapitre, en indiquant tous les subterfuges dont il use pour “pervertir l’homme et le faire tomber dans l’erreur et l’hérésie”⁷. Les chapitres suivants vont porter sur les persécutions sous les Romains - celles de Néron, de Domitien, de Marc-Aurèle et de Dioclétien - et sur les différents types d’hérésie. À partir du chapitre 7, l’auteur nous donne une étrange leçon d’histoire politique sur la responsabilité du roi en matière de paix : “Si le Roi ne tient

¹ En espagnol. 1613 Pamplona por Nicolas de Afsiayn, impresor del Reyno de Navarra. 365 pages, tables.

² Bartolomé Bennassar, “Un Siècle d’or espagnol” Paris 1982. p. 323.

³ Louis Cardaillac, “Les Morisques et l’Inquisition” Paris, Publisud, 1990, p. 11.

⁴ Ibid, p. 17.

⁵ Le premier : *Expulsion justificada de los Moriscos españoles*, est de la plume de Pedro Aznar Cardona, le second : *Justa expulsion de los Moriscos de España*, de celle de Damian.

⁶ *Dedicatoria a los Serenissimos Príncipes de España*, du 12 octobre 1613.

⁷ Folio I (recto) à 4 (verso).

⁸ Puisé dans le cahier que Marguerite Zvi de Tel-Aviv (née à Salonique en 1916) nous a offert, de proverbes toute sa vie recueillis par ses soins. (Ni les paroles ni les jets de pierres ne reviennent en arrière.) Confirmé dans Nehama.

*Ni palavra ni pyedrada
 no tornan atras*⁸

¹ Folio 1 (verso)

² Folio 22 (recto)

³ Il s'agit de la victoire remportée sur les Maures en 1212 par Alphonse VIII.

⁴ Ibid, ch. 16, folio 51 (verso) à 53 (recto).

⁵ Ibid, folio 64 (recto-verso) : 44 mousquets, 7066 épées ou cimeterres, 3509 dagues ou poignards.

⁶ Ibid, folio 68 (recto)

⁷ Antonio Dominguez Ortiz et Bernard Vincent, *Historia de los Moriscos*, Madrid 1978, p.167.

⁸ On peut penser que, si les Maures ont obtenu plus d'un siècle de répit avant leur expulsion, relativement à celle des Juifs, c'est que les souverains catholiques imaginaient et craignaient une riposte militaire turque. Dans les années 1450-1480 l'Empire ottoman est en effet devenu l'une des grandes puissances mondiales... D'où l'impressionnante armada décrite ici. Il n'en fut rien. Cela permet à l'auteur d'écrire - mais trois ans après... - les mots de compassion rapportés plus loin : "Malheureux Morisques du royaume d'Aragon, qui..."

... quant à "l'aide extérieure éventuelle..." voici ce qu'écrivait A. de Ruffi en 1696 dans la seconde édition de son ouvrage "Histoire de la ville de Marseille" (rapporté par Pierre Santoni dans la revue "Provence Historique", fascicule 185 en 1996) : "En la même année 1610, deux vaisseaux flamans abordèrent aux îles de Marseille, chargés de mille Grenatins, tant hommes que femmes et enfants : ils s'embarquèrent à Séville par commandement du roi d'Espagne qui les avait chassés de ses Etats ; un de ces vaisseaux fit naufrage après leur débarquement ; ils furent logés la plupart aux infirmeries vieilles, et parce qu'il en mourait tous les jours quelques-uns, et qu'on appréhendait que cela ne causât la peste, on résolut de les congédier ; on loua quelques vaisseaux qui les portèrent à Bonne (Bône=Annaba en Algérie), Tabarque (Tabarka en Tunisie) et à d'autres ports de la Barbarie".

NDLR

⁹ Folio 139 (recto)

¹⁰ Folio 141, (recto)

¹¹ Pedro Aznar Cardona, *Expulsion justificada de los Moriscos españoles*, Huesca, 1612 Folio 32 (recto).

pas compte de la volonté divine, Dieu lui tourne le dos et permet qu'il y ait des guerres".¹ Pour étayer ses dires, il cite les cas de Venceslas XII de Bohême ou de l'Empereur Zénon, et n'hésite pas à choisir des exemples puisés dans l'Histoire récente. C'est ainsi qu'il nous donne cette explication pour le moins surprenante de la défaite de l'Invincible Armada : "C'est parce que le Roi Philippe (II) n'a pas exigé de sa femme, la reine d'Angleterre, Marie (Tudor), l'exécution de la bâtarde Elizabeth, que Dieu n'a pas protégé la flotte espagnole en 1588 et lui a refusé la victoire".² Si Dieu punit les mauvais princes, il protège les bons et leur accorde la victoire. C'est ce qu'il fit avec David, Charlemagne, Hugues Capet, Robert le Pieux et, en Espagne, avec les différents artisans de la Reconquête, de Pelayo aux Rois Catholiques. Guadalajara y Xavier a alors recours au miracle : les flèches qui se retournent contre les Maures à Covadonga, l'apôtre Saint-Jacques qui apparaît à Don Ramire pour lui promettre la victoire... Certaines indications historiques sont fort sujettes à caution, comme le nombre des tués lors de la bataille de las Navas de Tolosa³ où il y aurait eu seulement 25 morts dans le camp chrétien pour 200000 chez les Maures... Les chapitres 10 et 11 sont consacrés à Mahomet, qui serait mort empoisonné par une pomme que lui aurait fait manger l'une de ses épouses. Dans un raccourci saisissant, l'auteur passe de l'invasion arabe de 711 à 1492, puis au soulèvement des Alpujarras en 1568, pour s'intéresser, dans les quatre derniers chapitres, aux tentatives vouées à l'échec des différents souverains espagnols afin d'obtenir une foi sincère de la part des Morisques. À nouveau, Guadalajara y Xavier a recours au surnaturel et au miracle, comme garants de l'apostasie des Morisques cette fois-ci : le passage d'une comète, les larmes versées par la statue de Marie-Madeleine d'un couvent de Saragosse⁴... Par ailleurs, il dénonce les homicides, les profanations de lieux saints et l'insécurité des routes qui seraient à mettre au compte des Morisques d'Aragon. Ces agissements justifient pleinement à ses yeux l'édit royal du 20 mars 1593 interdisant le port d'armes. La première partie se termine de manière abrupte par une longue énumération du nombre et des types d'armes ainsi récupérées.⁵

La seconde partie comprend 29 chapitres (folio 66, recto/163, verso). Très homogène, elle porte exclusivement sur les prodromes et le déroulement de l'expulsion. Le chapitre 1 narre un prodige : la cloche de Velilla sonne, sans interruption, du 13 au 30 juin 1601, pour "prévenir l'Espagne du péril qui la menace : un soulèvement général des Morisques".⁶ Les faits eux-mêmes sont consignés par l'historiographie moderne, mais non l'interprétation : "Le siècle nouveau débuta avec les sonneries de la cloche de Velilla (1601). Dans ce petit village de la province de Saragosse, il y avait une cloche qui se mettait en mouvement sans intervention humaine pour annoncer des événements importants. Chacun les interprétait suivant ses préoccupations et les ennemis des Morisques crurent y voir un avertissement du ciel".⁷ Les sept chapitres qui suivent sont entièrement consacrés aux discours de l'archevêque de Valence, Juan de Ribera, qui ont

pour but de convaincre le roi de la nécessité absolue d'expulser les Morisques. On sait que ce personnage, ancien évêque de Badajoz, fils naturel du duc d'Alcala, fut l'un des principaux artisans de cette expulsion. Il présente les Morisques comme des apostats et des "ennemis déclarés de la Religion et du Roi". Philippe III prit alors la décision d'expulsion. Les indications que nous donne Guadalajara y Xavier à partir du chapitre 12 sont, par leur précision et leur exactitude, dignes du meilleur des historiens. Nous assistons ainsi à toute l'organisation militaire qui a précédé l'expulsion des Morisques de Valence : ce sont les 17 galères de Naples, représentant plus de 1500 soldats, les 16 galères de l'escadre de Gênes, commandée par Doria, 21 compagnies du Tercio de Lombardie, qui vont organiser un véritable blocus coupant les Morisques de toute aide extérieure éventuelle.⁸ L'auteur cite également, dans son intégralité, le texte de l'arrêté royal d'expulsion du 22 septembre 1609, et fait état des réactions de stupeur, puis de panique, des Morisques. En janvier 1610, ce sont les Morisques andalous qui doivent, à leur tour, quitter l'Espagne. Guadalajara y Xavier va ensuite envisager le cas des Morisques aragonais, auxquels il accorde un intérêt tout particulier, étant lui-même Aragonais. Il leur consacre six longs chapitres. Il montre que la population aragonaise redoute cette expulsion, qui risque d'appauvrir toute la région. Des émissaires furent envoyés au roi avec un "mémorial" circonstancié soulignant les conséquences funestes qu'entraînerait, sur le plan économique, le départ de ces Morisques, mais Philippe III resta inflexible. L'écrivain laisse alors transparaître sa compassion pour ces "malheureux Morisques du royaume d'Aragon, qui ne peuvent plus compter sur aucun secours humain".⁹ Il n'hésite pas, non plus, à dénoncer les abus auxquels se livrent certains des "commisaires" chargés d'escorter les Morisques, et qui, non seulement leur font acquitter le droit légal de passage de dix réaux, mais "leur font payer même l'eau des rivières et l'ombre des arbres".¹⁰ Le chapitre 24 traite de l'expulsion des Morisques de Castille, de la Manche et d'Estremadure, puis l'auteur relève des discussions de théologiens sur le bien-fondé de l'expulsion. Le dernier chapitre, assez curieusement, narre différentes prophéties du XIVème et du XVème siècles qui, toutes, annoncent "la chute de la secte de Mahomet en Espagne"...

En conclusion, c'est en lisant d'autres ouvrages de l'époque que l'on apprécie encore davantage la qualité de l'information donnée par Guadalajara y Xavier. On ne trouve, dans son œuvre, ni les jugements racistes péremptaires, ni les grossières erreurs culturelles qui abondent en particulier dans le livre de Pedro Aznar Cardona, où les Morisques sont dépeints comme des "êtres vils, ennemis des Lettres et des Sciences, stupides dans leurs propos, barbares dans leur langage, ridicules dans leur vêtement [...]!"¹¹

Tout en restant dans une parfaite orthodoxie, mais sans jamais tomber dans l'apologie, Guadalajara y Xavier a su broser, avec humanité, un tableau très précis et documenté de l'un des faits majeurs de son temps

Cette expulsion des Morisques, dont on retrouve un certain nombre par la suite à Tunis, inspire à Lionel Lévy de nombreuses réflexions fort intéressantes sur le mélange, l'interpénétration des cultures, que nous publions ci-dessous. Nos lecteurs généalogistes ne seront pas les derniers intéressés !

SÉPHARADES ET "BARBARESQUES"

Qui est Sépharade ? La réponse tient autant de la sémantique que de l'histoire. Le sens hébreu du nom *Sfarad* est : Espagne, nom qui, jusqu'au XII^{ème} siècle, s'appliquait à toute la Péninsule ibérique y compris le Portugal, et aux îles qui en dépendaient. Or, à la veille de l'expulsion de 1492, l'Espagne comprenait encore une enclave musulmane, le royaume de Grenade dont la langue était l'arabe andalou. De précédents réfugiés juifs andalous l'avaient transportée dès les XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles dans le Maghreb où elle revêtit longtemps un aspect liturgique. Prenant la tête des communautés marocaines et algéroises, les rabbins castillans, catalans, majorquins, imposèrent progressivement les usages et rites espagnols, notamment - au Maroc et malgré une longue résistance - la monogamie.

Par les rabbins marocains, souvent hispanophones, ces usages et ces rites atteignirent au cours des siècles le Maghreb oriental. L'arabe n'avait pas disparu même des royaumes chrétiens de Castille et d'Aragon. Il ne commença d'en être extirpé, entreprise de longue haleine, qu'après la chute de Grenade : en 1609 encore, lors de leur expulsion, en tout cas à Valence, les *Morisques*, Espagnols de confession musulmane baptisés de force, continuaient entre eux d'utiliser l'arabe et possédaient des ouvrages en arabe. Catherine Gaignard, dans "Maures et Chrétiens à Grenade 1492-1570" (livre commenté ci-dessus) évoque le renouvellement, en 1566 déjà, de l'interdiction d'usage encore répandu de la langue arabe, dans le cadre d'une impitoyable oppression religieuse, culturelle et linguistique, soulevant des révoltes périodiques de 1568 à 1609. Situation complexe; les Morisques du Nord et du Centre de l'Espagne avaient par contre perdu l'usage de leur langue et de leurs mœurs, si bien qu'exilés en Tunisie au début du XVII^{ème} siècle ils entretenirent longtemps une florissante production littéraire espagnole profane et sacrée. L'emploi écrit de l'espagnol leur fut expressément autorisé, contrairement à la règle des pays d'Islam, tolérance qui profita sans doute aux Livournais de Tunis puisque l'espagnol resta leur langue administrative, et non le portugais comme à Livourne même. La solidarité de ces Morisques de Tunisie avec les marchands livournais d'origine marrane, se manifeste dans des procès où ils n'hésitaient pas à témoigner massivement pour eux. L'Inquisition suspectait pareille solidarité de la part des Marranes si bien que dans les tribunaux appelés à juger les Morisques apostats, les nouveaux

chrétiens d'origine juive étaient exclus.¹

Avant cet an 1492 qui n'est après tout que le début des temps modernes selon la définition de l'historiographie, il est clair que le judaïsme ibérique s'inscrit dans l'histoire de la civilisation hispano-mauresque ce qui le gratifie de ce durable privilège : une identité à double facette, occidentale et orientale, devant longtemps représenter son atout économique et culturel essentiel. Maïmonide, dont nul ne contestera l'authentique identité sépharade, rédigea ses principales œuvres en langue arabe.

Les va-et-vient entre Espagne et Maghreb n'ont jamais cessé, au moins depuis Carthage. L'islamisation de l'Espagne à partir du VIII^{ème} siècle s'accompagna de l'implantation de Berbères - moins nombreux qu'on ne croit souvent - et de Juifs du Maghreb. Plusieurs historiens, et non des moindres, expriment des réserves sur la théorie faisant de ces Juifs des Berbères convertis.² Une immigration venue d'Orient a toujours existé en Afrique et en Espagne. Les conversions de populations locales ont pu tout au plus accroître ces communautés. Des Juifs du Maghreb trouvèrent refuge en Espagne chrétienne au XII^{ème} siècle lors de la noire période de l'intégrisme almohade où les communautés juives d'Afrique et d'Andalousie furent complètement anéanties par les conversions forcées, les massacres et l'exil.

Durant cette époque, l'Espagne catholique fut, avec l'Égypte, le réservoir du judaïsme du monde arabe occidental. Au moment de la réaction almohade, elle accueillit les théologiens, les médecins et les savants de l'École de Kairouan, ville qui fut, aux X^{ème} et XI^{ème} siècles, l'un des principaux centres intellectuels du monde arabe, Espagne comprise, grâce au rôle économique essentiel qu'elle joua dans les échanges Orient-Occident, avant de sombrer sous les coups des fondamentalistes mauritaniens. Exilés, ces savants kairouanais de toutes origines formèrent des disciples en Espagne chrétienne et en Orient. Toute civilisation connaît ces allers et retours. Deux siècles plus tard les théologiens espagnols viendraient à leur tour former des disciples au sein de communautés africaines renouvelées, à mesure que les persécutions initiées dans les royaumes chrétiens aux XIII^{ème}, XIV^{ème}, puis XV^{ème} siècles transfèreraient au Maghreb de forts contingents de Juifs espagnols. Comme l'explique Gérard Nahon³, non seulement les masses espagnoles repeuplent les cités algériennes, mais encore leurs élites, c'est-à-dire leurs rabbins, sont en passe d'imposer leur autorité et leurs réformes aux communautés existantes. Ces rabbins sont, à Alger, Isaac ben Chechet Barfat, né à Barcelone, et Simon ben Semah Duran, de Majorque; à Oran, Aram ben Merovas Ephrati; à Constantine, Joseph ben Menir et Maimun ben Saadia Najar; à Tlemcen, Abraham ben Hakin et Ephraïm Encaoua, et d'autres venus d'Espagne.

Les noms propres trompent sur l'origine. Des noms à consonance arabe ou berbère : Sitruk, Zuili, Melki, recouvrent l'hispano-catalan Astruc (d'Astorga en Navarre), l'hispano-arabe Sebilli (de Séville), Malki (de Malaga). Le nom tunisien Karila, présent dans le Cap Bon,

¹ Les instructions des inquisiteurs étaient les suivantes : "Il faudra exclure tous les descendants d'Hébreux ou de Juifs du concile et des commissions pour cette affaire, car ils ont tendance à s'opposer aux solutions adéquates, peut-être parce qu'ils sont haïs par les vieux chrétiens autant que ces nouveaux convertis (les Morisques), et qu'ils s'imaginent qu'ils seront vengés un jour par les mains des musulmans." Rodrigo de Zayas : "Les Morisques et le racisme d'Etat" Paris, éd. de la Découverte 1996, page 501.

² Gérard Nahon : "Métropoles et périphéries séfarades d'Occident, Kairouan, Bayonne, Bordeaux, Jérusalem." Paris, éd. du Cerf 1993 p.14 qui montre que "cette thèse est fort critiquée."

³ idem, pages 23 et suivantes.

¹ Voir notamment Geneviève Dermenjian : "La crise anti-juive oranaise 1895-1905". L'Harmattan 1986.

² Ce point culminant de 14% fut atteint au recensement de 1809. Ce taux retombait à 6% au milieu du XIX^{ème} siècle. Voir J.P. Filippini : *La comunità israelitica di Livorno durante il periodo napoleonico*, dans *Rivista italiana di studi napoleonici*, Pise éd. Giardini 1982, pages 77-112.

³ On peut citer en 1809 les noms suivants : Abnaim, Abnon, Abolhar (Abulcher), Abocaya, Abudarham, Acris, Aghibé, Amar, Arbib, Aruch, Asal, Asda, Asdria, Attal, Azzaria, Benadi, Benamosegh, Benghighi, Benhacok, Beniacar, Bensamon, Bensimbra, Bentibi, Bensachen, Bises (Bessis), Bismot, Busnach, Chetors (Ktorza), Coen Bacri, Coen Solal, Coen Tanugi, Esdra, Esdraffa (Zeraffa), Garbi, Gerbi (Djerbi ou Djeribi), Ghidilia, Goetta (Guetta), Hanun, Hanuna, Hasda, Isdraffa (Zeraffa), Lahmi, Lascar, Malah, Mamo (Mamou), Marzocco (Marzouk), Masiah, Masul, Mazghis, Mesur, Millul, Missica, Moatty, Nissim, Sahadun, Salama, Sarfati, Sdrafa (Zeraffa), Sebagh, Sebag, Tabet, Taib, Tagiuri, Tubi, Tubiana, Tyar. Lors du recensement de 1841 on retrouve des noms supplémentaires tels Bigiaoui, Bidassa, Iais, Liscia, Naim, Rabah, Roha, Zerah, Zettun.

⁴ Lionel Lévy : "Itinéraires portugais de Tunis, de Livourne et d'Amsterdam au XIX^{ème} siècle, Nations, Communautés, familles, entreprises". Thèse de doctorat EPHE inédite. Paris 1997, page 294.

terre privilégiée d'immigration pour les Juifs et musulmans espagnols depuis le XIII^{ème} siècle, fait penser à Carillo, livournisé en Cariglio. Le nom Koskas ou Kaschkasch, du même terroir, aurait-il à voir avec la ville portugaise Cascais, au chuintement lusitanien proche ? Que dire des nombreux Guez, Ghez ou Guedj, du Maroc à la Tunisie ?

En Espagne chrétienne, des noms arabes comme Abudarham, Abensur, théologiens ou bâtisseurs de synagogues, Ibn Saçon ou Aben Saçon, collecteurs d'impôts au nom arabo-hébraïque, se rencontrent aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles. Au XVII^{ème} siècle, des Alvarez de Melo, réfugiés à Amsterdam, puis au Maroc, prennent le nom d'Abinatar. Pour les immigrants antérieurs au XIV^{ème} siècle, même provenant des royaumes chrétiens, la perte de l'espagnol est banale. L'arabe, on l'a vu, est largement présent à Valence au début du XVII^{ème} siècle, comme le prouvent les dossiers des inquisiteurs pourchassant les Morisques.

Il n'y a donc nulle antinomie entre séphardisme et langue arabe. En 1492, par contre, la majorité des Juifs espagnols vivent dans des territoires d'où l'arabe a été extirpé. Seuls les lettrés, dans la classe des marchands, continuent de l'apprendre, comme instrument vital dans le négoce vers la Méditerranée orientale et méridionale, ainsi que vers l'Inde.

Les fortes communautés hispanophones de Constantinople, Salonique et Smyrne, joueront un rôle presque exclusif dans la sauvegarde du patrimoine linguistique et folklorique judéo-espagnol, sans omettre, en Méditerranée occidentale, les communautés marocaines restées hispanophones, telle Tétouan, créée sur des ruines dès 1492, puissante, quasi autonome, et ravivée au XVII^{ème} siècle par des immigrations portugaises et morisques; enfin la communauté de Gibraltar, née dès le début du XVIII^{ème} siècle comme un défi à l'Espagne toujours inquisitoriale. Les entreprises coloniales espagnoles au nord du Maroc à la fin du XIX^{ème} siècle poussèrent beaucoup de Juifs de ces régions à s'établir, parfois à Gibraltar, mais pour l'essentiel en Oranie grâce à de libéraux accords franco-britanniques. Quand, à cette immigration juive, s'adjoignit une immigration chrétienne espagnole bien plus massive, faisant d'Oran une importante ville espagnole, l'hispanité des Juifs s'y recycla, si l'on peut dire, mais dans un climat, hélas ! où, au libéralisme des lois françaises, s'opposait une tradition antisémite importée de la Péninsule.¹

Deux villes de Méditerranée occidentale comptent dans la séphardisation des Juifs d'Afrique du Nord. Livourne - lusitophone et hispanophone jusqu'au début du XIX^{ème} siècle - accueillit du troisième tiers du XVIII^{ème} au XIX^{ème} siècle une forte proportion d'immigrés maghrebins formant un temps jusqu'à 14 % de sa population juive², mais aussi beaucoup de Juifs hispanophones d'Orient. Ces familles tunisiennes, algériennes ou marocaines, lorsqu'elles regagnaient leurs pays d'origine, contribuaient à imprégner leurs anciennes communautés d'apports ibériques ou italiens.³

La communauté dite "portugaise" de

Marseille, créée vers 1780 avec un apport déterminant de Livournais de Tunis (Darmon, Bembaron, Boccara, Lumbroso, Daninos) et de Livourne même (de Silva, de Segni, Coen, Attias, Costa, Salom, Foa, Gozlan, Cansino, Vital, Castelli, Benjamin Arias, Salomon Racah, Joseph Montefiore, de Paz), augmenté de Comtadins d'Avignon (Rigau, Ramut, Crémieux, Duran, de Monteux, Ravel, Rouget, Graveur, Caracasona -sic-), de Juifs tunisiens (Semama, Lahmi, Bismot, Belaische, Tubiana), de Gibraltairois souvent d'implantation livournaise (Abenatar, Dias Santillana, Abudaram, Aboab) et de Levantins (Constantini, Coen de Canea, Huziel, Brudo)⁴, adopta expressément les règles et rites de la communauté de Livourne, choisissant pour langue l'espagnole. Les grands marchands algériens, marocains ou tunisiens qu'elle accueillit ne purent qu'y puiser une culture ibérique ou s'y ressourcer; celle-ci, outre l'italienne, continua de laisser des traces même lorsqu'ils retournèrent dans leurs communautés primitives. C'est l'image d'une grande force du séphardisme à l'époque, que celle de Provençaux sollicitant, auprès des Livournais nouvellement installés, une sorte de "nationalité" portugaise qui leur permit de séjourner à Marseille, alors que les Portugais de Bordeaux les avaient tenus à distance. Ainsi les Comtadins passèrent-ils au séphardisme. Ils avaient certes eu avec lui dans le passé lointain des parentés, si l'on songe que les Astruc, Duran, Vidal sont des noms catalans ou castillans et que les Espagnols Valabrega, Provensal, sans compter les Narboni, Franco ou Sarfati, sont de lointaine origine languedocienne. L'unité culturelle des communautés des deux côtés des Pyrénées fut constante dès l'époque musulmane.

Le séphardisme maghrébin a perdu le plus souvent sa dimension latine. Le séphardisme oriental l'a conservée, d'où sa force symbolique irremplaçable; mais, perdant sa composante arabe, il a préservé une facette orientale turque.

Établis en Tunisie, des Juifs de Salonique, Istanbul et Smyrne souhaitaient se rattacher à la communauté livournaise - dite aussi portugaise - non sans âpres marchandages entre communautés. Le grand facteur d'unité du séphardisme d'Orient au Maghreb fut la francisation par les écoles de l'A.I.U. Bien des Livournais s'associèrent à cette œuvre dont Montefiore, Morpurgo, Picciotto en Orient et au Maroc, Castelnuovo en Tunisie, sans omettre les Stambouliotes et Saloniciens de souche vénitienne et livournaise Camondo et Allatini, fortement inspirés et épaulés par les Français Adolphe Crémieux, Alphonse et James de Rothschild, Albert Cohn. À Tunis, le programme proposé par Crémieux à Castelnuovo fut : la fusion par l'école. Mission accomplie; mais cette évolution devait favoriser la culture et la présence françaises au détriment de l'Italie, et contribuer à l'extinction en Orient de la culture judéo-espagnole.

Au sens large, avec Marcel Mauss et Claude Lévi-Strauss, disons des différences identitaires du séphardisme : il n'y a jamais de hiérarchie des cultures. □

En Italie

Annie Sacerdoti

EBREI ITALIANI

CHI SONO, QUANTI SONO, COME VIVONO¹

Nous analysons il y a peu (LS 21 de mars 1997) le livre de Michèle Bitton et Lionel Panafit : "Etre juif en France aujourd'hui". Et voici que nous parvient son équivalent pour l'Italie.

Dès la première phrase, Annie Sacerdoti - l'auteur de beaux petits livres sur les traces juives dans diverses provinces d'Italie - nous plonge dans le présent.

Combien sont-ils ? Trente-cinq mille, inscrits dans vingt et une communautés - elle cite les villes - un peu plus en réalité. Car la notion d'appartenance est difficile à manier, à cerner.

L'auteur reprend les textes fondateurs juifs, puis elle définit sa terminologie.

Des juifs sont installés à Rome avant l'ère chrétienne et en 70, au moment de la destruction du Temple, leur nombre peut être estimé à 40000, soit 5% de la population. Mais après l'expulsion d'Espagne leur nombre approche de 120000 rien que dans l'Italie du Sud, si l'on y comprend Rome.

C'est là une particularité du judaïsme italien : le recouvrement par des Sépharades de langue espagnole ou portugaise du judaïsme autochtone, italoophone lui. Cette disparité linguistique s'est maintenue jusqu'au début du XIXème siècle, les juifs de Rome ne parlant qu'italien et ceux de Livourne, espagnol ou portugais. Ces deux dernières langues sont maintenant perdues en Italie en cette fin de XXème siècle.

De 1870 à 1938 le nombre total de juifs sur le territoire italien évolue de 39000 à 45000. 7389 d'entre eux, vivant sur le territoire et déportés, ne sont pas revenus des camps d'extermination. Par contre, nombre de juifs vivant précédemment dans des pays arabes se sont réfugiés en Italie au milieu du présent siècle.

Puis l'auteur plonge dans le passé, nous explique la bulle du pape de 1555 instituant des contraintes pour les juifs et incitant même à leur persécution. Le ghetto de Venise a déjà été instauré en 1516. Mais les juifs sont déclarés bienvenus à Livourne en 1593.

La situation s'améliorera peu à peu jusqu'au XIXème siècle, après la parenthèse émancipatrice mais éphémère de l'occupation napoléonienne. Le décret du 29 mars 1848 annule toute discrimination parmi les sujets de Sardaigne-Piémont, puis bientôt après, de Toscane. Les autres provinces suivront, quoique l'organisation légale des Communautés soit restée différente ici et là encore pendant un temps. Mais à l'inverse il faut rappeler le "Manifeste de la race" du 14 juillet 1938 !

Annie Sacerdoti constate que la Shoah a transformé le judaïsme italien en cours de sécularisa-

tion. Ce judaïsme se manifeste plus sous forme de solidarité que de religiosité proprement dite. Puis elle nous décrit la célébration des fêtes religieuses dans le pays, attire l'attention sur la proportion - 35% - de mariages mixtes, qui va s'accroissant avec la désagrégation du tissu proprement juif. Mais elle observe toutefois que la tendance à la diminution des effectifs est contrariée par la proportion de retour au judaïsme des enfants de mère non-juive,² faisant état de longs et difficiles échanges d'opinions entre divers responsables à un titre ou un autre du judaïsme italien sur ce sujet des mariages mixtes et de la reconnaissance - ou non - des enfants comme juifs. Par ailleurs entre 1945 et 1948 seulement, 21000 juifs originaires d'Italie sont partis vivre en Israël.

L'auteur conclut par quelques informations générales : la population juive est en moyenne plus âgée que la population générale du pays, à cause du déficit des naissances pendant la guerre; les Communautés publient dix périodiques et le niveau culturel parmi elles est élevé. □

Michele Luzzati (direction de)

LA SINAGOGA DI PISA DALLE ORIGINI AL RESTAURO OTTOCENTESCO³

Il s'agit ici des actes partiels, relatifs à la seule synagogue, d'un colloque tenu les 3 et 4 octobre 1994 sur "Les juifs de Pise".

La date coïncidait avec le quatrième centenaire de l'établissement de cette synagogue de Pise, toujours en fonction actuellement.

Michele Luzzati, en ouverture, tente de localiser, grâce aux nombreux documents disponibles dans les archives, les lieux de culte précédents, depuis plus de dix siècles. C'est bien entendu *La Livornina*⁴ (1593) qui permit l'établissement de nombreux juifs, souvent venus de la Péninsule ibérique, à Livourne et Pise, et l'ouverture en septembre 1595, avec une certaine solennité, d'une vraie synagogue alors que les lieux de culte se trouvaient jusque-là intégrés dans des demeures particulières.

Miria Fanucci Lovitch a étudié avec minutie les cadastres et actes notariaux pour expliquer que la localisation de cette synagogue n'est pas fortuite : depuis plusieurs siècles des juifs habitaient une partie de ces bâtiments, et d'autres proches. Quatre siècles après, la synagogue reconstruite par Marco Treves entre 1860 et 1867, est toujours en activité.

Ewa Karwacka Codini expose, dessins et photos à l'appui, la reconstruction qui n'a pu s'effectuer que lorsque la Communauté put acquérir, peu à peu au cours des siècles, et jusqu'en 1871 - pour le dernier petit magasin - l'intégralité des locaux nécessaires.

Dora Liscia Bemporad⁵ nous décrit la décoration intérieure et l'ameublement, tandis que Davide Cassuto compare cette synagogue à celle de Florence détruite en 1944. □

Pour ces deux livres, Jean Carasso

¹ En italien. 1997 "Les Juifs en Italie. Qui sont-ils, combien sont-ils, comment vivent-ils ?" Marsilio éditeur, Marittima Fabbriato 205 à 30135 Venise. 88 pages 12x21cm, nombreuses illustrations.

² Voir à ce sujet le très intéressant petit bulletin bi-mensuel du chercheur Bruno di Porto, de Pise, *Il Tempo e l'Idea* n° 20 d'octobre 1997, page 104, (Bruno di Porto, via Tosco-Romagnola 1766 à IT 56023 Casciavola di Cascina).

³ En italien. 1997 : "La Sinagoga de Pise, de l'origine à sa restauration par Marco Treves au XVIIIème siècle". Edifir, via Fiume 8 à 50123 Florence. 114 pages 21 x 30 cm, abondante illustration.

⁴ Décision du Grand Duc de Toscane favorisant l'implantation de commerçants ouvertement juifs pour revivifier le commerce et les activités portuaires.

NDLR

⁵ Actuelle Présidente de la Communauté de Florence.

Au Portugal

Dietrich Briesemeister & Axel Schönberger

PORTUGAL HEUTE ZWISCHEN RÜCKKEHR UND NEUANFANG ¹

¹ En allemand. 1997
"Le Portugal aujourd'hui.
Entre retour
et recommencement"
texte préalablement
traduit en français
par Albert Modiano
Frankfurt am Main,
Vervuert Verlag.
17 pages et considérable
bibliographie.

À la page précédente, nous faisons le point sur le judaïsme italien. L'occasion nous est offerte ici de procéder de même avec le judaïsme portugais.

Les auteurs affirment d'entrée : "Le Portugal aujourd'hui est un pays sans juifs"... Ce qu'ayant exprimé, ils nuancent leur affirmation en exposant que le passé juif au Portugal est fort important, l'intérêt pour ce passé s'éveille un peu partout dans le pays... mais que les juifs sur place ne forment que la plus petite communauté d'Europe, avec 400 personnes.

L'Inquisition aura duré de 1536 à 1821 mais un certain nombre de juifs originaires de Gibraltar sont déjà installés avant cette dernière date, ouvertement, comme "sujets anglais". En 1823, 63 juifs vivent sur le territoire, et 250 environ sur les Açores.

L'embryon de la vie juive est situé à Lisbonne : acquisition d'un cimetière, construction d'une synagogue inaugurée en 1904. Puis viennent Faro, Porto - inauguration de la synagogue en 1927 -, surtout du fait de Barros Basto (voir l'article ci-dessous).

À Belmonte existent deux communautés : l'une de marranes, l'autre d'anciens marranes revenus à l'orthodoxie. La synagogue y fut inaugurée le 5 décembre 1996.

Un certain nombre de noms de famille sont communément considérés comme typiques de juifs convertis (Abrantes, Campos, Carvalho, Cruz, Santo, Enriques, Lopes, Mendes, Nunes, Pereira, Pessoa, Souza etc.)

Le livre de l'ingénieur polonais Samuel Schwarz, paru en 1925 : *Os Cristãos novos em Portugal no século XX* résume ses recherches commencées en 1917 et ses premiers contacts avec des marranes de Belmonte, Guarda et Covilhã. Il y décrit leurs pratiques restées secrètes et leurs prières, transmises oralement depuis des siècles. Schwarz avait acquis en 1923 déjà, l'ancienne synagogue en ruines de Tomar, qu'il offrit plus tard au gouvernement portugais pour en faire un musée Abraham Zacuto, inauguré en 1939.

Le mouvement de retour au judaïsme atteint son apogée avec Artur Carlos Barros Basto dont la biographie est commentée ci-dessous. Nous n'y revenons pas ici, mais son action fut proprement extraordinaire, sanctionnée par sa condamnation.

Au début du XXème siècle, l'antisémitisme devient un phénomène de société, avec la parution d'un livre à succès de Mário Sáa : *A invasão dos judeus* qui reste encore la bible des antisémites portugais.

La politique des pouvoirs publics est très contrastée durant la période de la guerre, entre antisémitisme et xénophobie avérés et accueil

de fait de nombreux réfugiés. Par exemple, si entre 1937 et 1945, 300 réfugiés d'Allemagne ont été arrêtés par la police, on estime qu'entre 60000 et 100000 réfugiés divers auront été accueillis, généralement en transit, jusqu'à la libération de la France en été 1944.

À la révolution des œillets du 24 avril 1974, quasi la moitié des juifs vivant dans le pays se paniquent et quittent le pays pour le Brésil, le Canada, les États-Unis et Israël. En 1978, la communauté de Lisbonne compte 150 membres, dont une notable proportion d'est-européens.

Dès la fin des années 80, les thèmes juifs intéressent les intellectuels et même l'opinion publique du pays, les colloques se succèdent. Une chaire "Alberto Benveniste" est créée à l'Université de Lisbonne en 1997. □

Jean Carasso

Elvira de Azevedo Mea & Inacio Steinhardt

BEN ROSH BIOGRAFIA DO CAPITÃO BARROS BASTO, O APOSTOLO DOS MARRANOS...²

Sous l'égide de la Bibliothèque Nationale du Portugal et de l'Institut Camoens, Elvira de Azevedo Mea et Inacio Steinhardt viennent de publier cette biographie passionnante.

Si depuis quelques années la presse, l'édition et la télévision ont beaucoup parlé des juifs portugais et des *marranos* (nous préférons le terme de crypto-juifs) de Belmonte en particulier, les publications sur l'histoire du judaïsme portugais contemporain restent discrètes et rares. L'aventure du Capitaine Barros Basto est un des épisodes à la fois les plus brillants et les plus tristes de cette histoire. Il faut donc saluer la parution de ce livre important et souhaiter qu'une traduction française voie le jour au plus vite.

Dans leur introduction, les auteurs rappellent que déjà Cecil Roth avait parlé du Capitaine dans "L'Univers Israélite" en 1930... en des termes élogieux :

"L'homme que j'avais ainsi rencontré pour la première fois est sans aucun doute une des personnalités les plus remarquables de notre temps."

Mais qui est donc ce capitaine ?

Barros Basto est né en 1887 à Amarante au Portugal; il fait des études primaires et secondaires dans une école catholique puis il entre à l'Académie Militaire et, jeune officier, il participe à la Guerre Mondiale avec courage et même héroïsme dans les tranchées des Flandres et prend part avec les alliés à la reconquête de la Belgique. Il sera d'ailleurs décoré. A son retour il est nommé commandant de la prison de Porto et il collabore alors à de nombreuses revues historiques et littéraires. Il s'efforce d'implanter le scoutisme dans son pays et, dans un autre domaine, devient un ardent militant de la jeune République Portugaise installée en 1910.

Il semble qu'il ait découvert le crypto-judaïsme de ses parents d'une manière plus ou moins réel-

² En portugais 1997
"Ben Rosh, biographie
du Capitaine Barros
Basto".
Lisboa Edições
Afrontamento,
Colecção Textos-31
299 pages.

Ben Rosh :
dans la LS 24 de
décembre dernier,
Judith Cohen nous
entretenait déjà
du Capitaine
Barros Basto
et de la revue
"Ha Lapid",
nous annonçant
la publication
de cet ouvrage que
Charles Leselbaum
vient de lire pour
nous.

le grâce à son grand-père qui se confie à lui au moment de mourir. Elevé dans la foi catholique par une mère séparée de son époux à cause de ses nombreuses aventures extra-maritales, il est cependant très intéressé par le protestantisme et d'une manière générale par la Bible. À 18 ans il apprend par le journal l'existence d'une synagogue à Lisbonne et il décide aussitôt de la visiter.

Alors qu'il est encore cadet de l'École Militaire, il assiste en 1910 pour la première fois à un office d'*arbit* à la synagogue et se fait même passer pour musulman, croyant trouver ainsi un meilleur accueil. C'est avec scepticisme que l'on reçoit cet élève officier qui affirme vouloir se convertir, mais le rabbin Levi Bensimhon l'invite cependant à assister à un *shabbat*. Il fait aussi connaissance du jeune professeur Moses Bensabat Amzalak (1892-1978) brillant économiste qui deviendra recteur de l'Université de Lisbonne et conservera toujours des liens étroits d'amitié avec le Président de l'État, Antonio Salazar, son condisciple de Coimbra. C'est lui qui dirigera la Communauté juive de Lisbonne, de 1922 à sa mort.

Bien entendu la demande de conversion du jeune militaire est rejetée à deux reprises malgré l'obstination et la sincérité de l'impétrant. Il fait alors connaissance d'une jeune fille juive de Lisbonne, Léa Montero Azancot pour laquelle il éprouve une vraie passion. Les auteurs nous racontent les innombrables péripéties de leur mariage juif qui a finalement lieu le 9 mars 1921, Amzalak étant témoin. Ils s'installent à Porto. Lui-même a été prié, lors de sa conversion au judaïsme, d'adopter le nom de Ben Rosh.¹ Depuis cinq siècles il n'y a plus ni Communauté ni synagogue à Porto, mais quelques familles achkénazes s'y installent de façon provisoire en 1924 avant de partir pour l'Amérique. Barros, obstiné, crée cette Communauté de toutes pièces. Mais il avait déjà en 1915 rencontré Samuel Schwarz (1880-1953) le "découvreur" de crypto-juifs à Belmonte.² Et, avec l'approbation du Grand Rabbin de Palestine, et quelques fonds recueillis à Paris et à Londres, Barros aide de toutes ses forces à ce que parents et enfants crypto-juifs soient éduqués dans le judaïsme et puissent vivre comme juifs à Porto.

Dans l'enthousiasme en 1927 il sort le premier numéro d'*Ha Lapid* et suscite un grand intérêt dans les milieux juifs et non juifs du Portugal, du Brésil et d'Angleterre. Le professeur Cecil Roth offre une *méguilah* d'Esther. Un jeune médecin de 25 ans se fait circoncire et devient le premier *mohel*³ de Porto. Le Capitaine parcourt la campagne, à pied, à cheval, en train ou en voiture et il décompte ses "nouveaux juifs" : 800 à Bragança, 500 à Vilarinho, d'autres à Covilha, Guarda etc.

En 1929 avec l'argent qu'il reçoit d'un peu partout il peut établir à Porto une synagogue et une école juive de type *yeshiva* avec un petit internat pour les élèves dont les familles sont trop éloignées de la ville, tout cela sous contrôle constant de son épouse et de lui-même.

En 1933 et dans une atmosphère politique plus difficile pour lui (on cherche à l'éloigner en le nommant à Evora car il n'est pas que louangeur d'un Salazar qui ne cesse d'accroître son pouvoir sur le pays), il reçoit une forte donation des enfants du millionnaire sir Elly Kadoorie, installés

à Shangai, qui veulent honorer la mémoire de leur père sépharade et de leur mère d'origine portugaise en offrant la construction d'une synagogue.

Surgit alors l'infamante accusation anonyme de pratiques homosexuelles sur ses jeunes élèves, que la police va tenter d'étayer. Apparaissent aussi à ce moment quelques divergences entre dirigeants dans la Communauté de Porto quant aux capacités gestionnaires de Barros, qui démissionne. Après une longue enquête, le Tribunal Militaire Suprême l'innocente des accusations infamantes, mais il est finalement renvoyé de l'armée en 1937. Cela n'empêche pas en 1938 l'inauguration discrète de la nouvelle synagogue de Porto en présence des représentants de maintes autres Communautés, du consul de Grande-Bretagne, du pasteur de l'Eglise Anglicane.

Dans le climat guerrier qui sévit en Europe, cette condamnation est d'ordre politique : Barros, juif prosélyte, révolutionnaire aux idées démocratiques n'est pas dans la ligne de l'*Estado Novo*. Sa vie devient très dure, sa correspondance est ouverte, il fait l'objet d'une surveillance constante.

S'y ajoute la pression de l'Eglise contre les nouvelles synagogues de Bragança et Covilha, dont la fréquentation diminue. Tous ses efforts juridiques de réhabilitation, malgré son innocence reconnue par le Tribunal Militaire, échouent.

Sa situation financière difficile l'incite à monter une petite affaire de représentation de textiles, qui périclité. Le Comité Sépharade de Londres veut l'aider mais il refuse. Durant la guerre il continue d'aider les Juifs fugitifs qui passent par Porto, mais tous les visiteurs gardent de lui le souvenir d'un vieil homme miné par ces attaques et la mort de son fils. Il meurt lui-même en 1961. Il est enterré dans le cimetière de sa ville natale d'Amarante, près de ses parents, où ses amis disent le *kaddich* sur sa tombe.

En 1975, Léa Azancot, sa veuve, présente une demande de réhabilitation et réintégration pour son mari, mais elle meurt elle-même avant d'obtenir satisfaction. Sa fille continue le processus administratif mais elle n'obtient qu'une réponse déconcertante : son père n'a pas été condamné pour des raisons politiques et, selon la loi, il est impossible d'y revenir.

Il faudra donc attendre pour que soit reconnue la bonne-foi de cet homme idéaliste, courageux et sensible qui a fait revivre pendant quelques années un judaïsme oublié. Il appartient maintenant à la jeune et nouvelle Communauté juive du Portugal de réhabiliter comme il se doit la mémoire de l'un de ses membres les plus éminents.

Le travail des deux universitaires est très complet car, au delà de la vie même du Capitaine Barros Basto, ils nous tracent très bien le panorama de la société portugaise, des Communautés juives et de leurs rapports avec Paris, Londres et New-York dans une Europe frappée par la guerre. Une annexe comprenant les pièces essentielles des procès et un glossaire des termes hébraïques utilisés ainsi qu'une bonne bibliographie complètent cet ouvrage qui se lit presque comme un roman... □

Charles Leselbaum

¹ "Fils du chef".

² 1925 . Samuel Schwarz "Cristaos novos en Portugal do seculo XX", Arqueologia, Lisboa.

³ Préposé à la circoncision.

Sur divers livres

LIBRES RÉFLEXIONS SUR DEUX LIVRES QUE RIEN NE SEMBLE RAPPROCHER

Deux livres viennent de paraître, que nous avons précédemment analysés. Ceci demande un minimum d'explications... :

Le premier, celui de Jacques Stroumsa

TU CHOISIRAS LA VIE¹

nous était parvenu il y a des années sous forme de tapuscrit, analysé dans la LS 11 de 1994. Depuis, il est paru en allemand, en hébreu, en grec, en espagnol, en anglais, et sera bientôt publié dans d'autres langues encore. C'est dire l'intérêt du témoignage !

Nous avons lu le second, celui de Vittorio Alhadeff dans sa version espagnole parue en Argentine sous le titre "La cita en Buenos-Aires", analysé dans la LS 21 de 1997 et maintenant publié sous le titre :

LE CHÊNE DE RHODES²

Et voilà qu'à quelques semaines de distance, les deux paraissent en français.

Rien ne les rapproche... et pourtant !

Le premier est le témoignage lucide, serein, distancié de celui que l'on appelle "Le violoniste d'Auschwitz", déporté depuis Salonique en 1943 et qui a dû sa survie à nombre d'impondérables bien sûr, et à quelques solides atouts : la pratique du violon, une bonne connaissance de la langue allemande et un diplôme d'ingénieur éclairagiste. Mais surtout à un superbe sang-froid, à un sens de l'opportunité, à une extrême rapidité de réaction. Et aussi, cela doit être dit, à l'ingénieur principal Bosch, son chef civil à Auschwitz.

Le second décrit la saga d'une grande famille juive originaire de Rhodes, sur une période de deux siècles, se déployant dans le temps et l'espace depuis un univers quasi médiéval insulaire dans l'Empire ottoman, jusqu'aux civilisations occidentales avancées.

Le premier livre concentre l'intensité dramatique et la réflexion sur la Choah, le second contient le charme nostalgique de descriptions d'un monde clos à jamais.

Mais au delà de ces apparences, les points communs sont nombreux : ces deux hommes constituent des exemples d'humanité peu ordinaires par leur capacité à réagir à l'événement, à s'adapter à une situation donnée en effectuant le choix qui s'avérera bon. Car hélas, seul l'avenir indique si la décision qu'on a prise naguère s'avère positive ou négative. Et ici, tous les deux, dans de nombreuses circonstances, ont effectué un bon choix, en apparence risqué !

Lorsque Stroumsa à Auschwitz, (page 60) occupé dans le froid à pousser des wagonnets, se détache de ses frères de misère et s'avance vers un responsable apparemment important qui passe là entouré d'une garde de SS surarmés, il est très improbable que, s'étant détaché du lot commun, il puisse parler à ce chef sans être immédiatement abattu. C'est pourtant le tournant. À partir de là, il survivra et aidera des "frères et sœurs saloniciens" à survivre.

Lorsqu'en 1937 le philosophe septuagénaire antifasciste Benedetto Croce, qu'Alhadeff ne connaît pas personnellement, se fait introduire dans son bureau d'avocat du centre de Milan (pages 224 et 225), lui demande un asile discret pour la nuit et lui déclare : "Fuyez l'Europe, Hitler est démoniaque", Alhadeff et ses très proches font le bon choix, ils partent. Tous ceux qui n'ont pas intégré le message, tous les autres de la tribu Alhadeff (voir la liste en fin du livre), comme ses beaux-parents aussitôt avisés en Pologne, ont été

assassinés.

Ces deux êtres là sont exemplaires. Là est leur point commun, dans le cadre de trajectoires complètement différentes.

Todos dos, ke me bivech muntchos anyos ! □

Laurent Herz

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DES MOTS FRANÇAIS D'ORIGINE CHAMITO-SÉMITIQUE³

Il s'agit ici d'une suite logique au premier volume que l'auteur avait publié l'an dernier concernant les noms propres d'origine étrangère ou régionale.

La grande originalité du présent travail est d'avoir pris le contrepied de ce que font ordinairement les dictionnaires. En effet, ceux-ci "remontent" habituellement du mot français actuel à son origine étymologique.

Après d'abondantes et nécessaires remarques préliminaires classées par langue, celui-ci procède à l'inverse; il pose :

'q.b. : suivre, en hébreu et arabe, et en fait découler : Jacob, Jacques, la forme berbère Aknine, avec indice de filiation Ouaknine; aussi bien Aqaba.

t.l.l. : arabe; en hébreu : élever. Il en fait découler tell, terme archéologique, Tel-Aviv, colline de printemps.

m.S.r. : arabe, hébreu : Égypte, miSr en arabe et miSrayim en hébreu (c'est-à-dire deux pays : haute et basse Égypte).

puis, plus curieux : gh.r.b., arabe, s'en aller, disparaître, 'r.b. en hébreu. En découle Algarve ('al-gharb), l'occident (où le soleil s'en va !).

On passerait la journée à feuilleter cet original dictionnaire... □

JACQUES GIAMI

DE MONTOIRE AU VÉL. D'HIV. DÉDIÉ AUX 4051 ENFANTS RAFLÉS LES 16 ET 17 JUILLET 1942⁴

Les textes reproduits ici sont en général des documents officiels, affiches, notes de police, arrêtés, extraits de presse et timbres-poste qui jalonnent tristement ce temps, depuis le premier statut des Juifs le 3 octobre, l'entrevue Hitler Pétain du 24 octobre 1940 jusqu'à la rafle du Vél. d'Hiv. des 16 et 17 juillet 1942.

S'agissant de documents, pas un n'est discutabile. Leur excellente présentation se suffit à elle-même, et le responsable de l'édition n'a pas eu à les commenter. Ici, les képis des gendarmes français ne sont pas maquillés ou dissimulés sur les photos ! L'ensemble est accablant !

De toute évidence ce livre doit être d'une grande utilité aux enseignants pour expliquer aux jeunes cette période noire. □

Pour ces quatre livres, Jean Carasso

¹ 1998 Paris, Editions du Cerf. 156 pages. Documentation.

² 1998 Paris Editions Paris-Méditerranée. 12 rue du Renard 75004 Paris 292 pages, appendices.

³ 1998 Paris, L'Harmattan 182 pages.

⁴ 1995 Editions Pro-Arte 103 ave. Georges Gosnat 94200 Ivry 127 pages grand format, abondamment illustrées de photos et de reproductions de timbres-poste.

Faute de place, nous n'avons pas introduit la rubrique "Revue" dans le numéro précédent. Nous en avons reçu entretemps plusieurs dont nous nous efforcerons de rendre compte. Les deux premières se détachent par leur qualité tout à fait particulière, et en ce sens on peut même les qualifier d'exceptionnelles.

La première est le numéro 29 (janvier-mars 1997) de la portugaise *Oceanos*.¹ Le format insolite (128 pages 37x27cm), le goût dans la mise en forme, la réussite de la présentation, la qualité des articles et des illustrations, la notoriété des signatures dans le cadre d'une thématique homogène surprennent totalement.² Ce numéro, dont Bernard Pierron nous rend compte, est intitulé

DIÁSPORA E EXPANSÃO

OS JUDEUS E OS DESCOBRIMENTOS PORTUGUESES

La plupart des articles de cette revue consacrée à la diaspora et à l'expansion portugaises analysent la situation difficile des communautés néo-chrétiennes au Portugal même, du XV^e au XVII^e siècle, situation qui explique l'émigration importante qu'elles connurent dans le cadre de l'Europe, mais aussi des empires coloniaux de l'Espagne et du Portugal.

Maria José Ferro Tavares³ évoque les persécutions des Juifs en Aragon et en Navarre, au milieu du XIV^e siècle, et à la fin de ce siècle, à Majorque et en Castille, accompagnées des premières conversions forcées, persécutions qui provoquèrent l'émigration des Juifs espagnols vers le Portugal où les mouvements anti-juifs ne se faisaient pas encore trop ressentir. Plus la fin du XV^e siècle approche, plus ce mouvement s'accroît avec l'arrivée des *conversos* castillans et avec l'expulsion en mars 1492 des Juifs de Castille. Cette immigration massive de *conversos* et de Juifs allait rencontrer au Portugal des sentiments xénophobes dirigés contre les Espagnols, qu'ils soient juifs ou non, sentiments dont la population juive portugaise eut aussi à subir les conséquences.

A. A. Marques de Almeida⁴ établit un rapport entre la maîtrise empirique remarquable des Sépharades dans le domaine de la finance et l'organisation de la diaspora qui adopte la carte des circuits monétaires et des places de change européennes.

António Borges Coelho⁵ nous montre que l'histoire des nouveaux-chrétiens et des Juifs ibériques, communément désignés même en Espagne comme Juifs portugais, est, au cours des XV^e et XVI^e siècles, non point seulement l'histoire de familles en fuite, cachant leur nom, leur croyance, mais aussi de familles dotées de chefs qui ont mené un combat politique permanent à Rome, Lisbonne, Madrid, dans les villes et les villages, tout d'abord contre l'instauration de l'Inquisition, ensuite contre ses méthodes, contre les lois de pureté de sang. Du milieu du XVI^e siècle au dernier quart du XVII^e siècle, ils devinrent le noyau le plus puissant du monde financier et des commerçants réputés.

Maria Benedita Araújo⁶ souligne le rôle de la mère de famille, pierre angulaire du foyer

crypto-juif. Elle représentait, comme dans la plupart des civilisations méditerranéennes, celle qui transmettait la tradition. Dans cet univers de contrainte que fut le monde catholique ibérique où il fallait dissimuler au mieux l'attachement à la tradition que l'on avait été forcé de renier, la femme veillait au respect des interdits alimentaires en excluant un certain nombre d'aliments, tels que le porc, le lièvre, le lapin, la perdrix, le gibier et les poissons sans écailles ainsi que les coquillages - c'est-à-dire tout ce qui était *taref*, impropre à la consommation selon les lois du judaïsme. Ainsi, puisqu'il lui était interdit d'utiliser la graisse de porc avec laquelle dans les foyers chrétiens on préparait les fritures, elle utilisait l'huile dont l'odeur caractéristique devait être ensuite dissimulée en brûlant des herbes parfumées. Par contre, s'il y avait des plats à éviter, il y en avait d'autres que l'on se devait de consommer, tel l'*adafina* ou *aani*, qui devait être préparé le vendredi, laissé couvert au coin du feu, pour être consommé le samedi.

Elvira Cunha de Azevedo Mea⁷, comme l'a fait Antonio Borges Coelho, démontre que les familles de nouveaux chrétiens du Portugal, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ont rapidement adopté une attitude défensive pour, à défaut de se faire accepter dans l'environnement chrétien hostile, du moins faire respecter leurs droits et prérogatives. Elle nous explique que suite à l'expiration du délai permettant aux Juifs portugais de se convertir ou de quitter le pays, fin octobre 1497, la communauté juive portugaise disparaît, remplacée par les nouveaux chrétiens. Un décret royal met ces nouveaux chrétiens à l'abri de toute enquête sur leur comportement religieux durant vingt années. Mais il semble bien qu'il ne s'agisse là que d'une mesure formelle car la discrimination est manifeste dès les premiers mois. En 1499 il leur est interdit de sortir du pays sans permission royale et les vieux chrétiens, les purs et les authentiques, continuent ni plus ni moins à les désigner comme "les juifs". Manuel I^{er}, en 1507, en voulant établir l'égalité des droits entre les deux communautés, ne fait que souligner le déséquilibre économique existant alors au profit des nouveaux-chrétiens. De fait, la crise qui sévit au milieu du XVI^e siècle leur est souvent attribuée. Certains s'exilent tandis que ceux qui restent se regroupent en grandes communautés telles que celles de Bragança, Chaves, Vinhais, Moncorvo etc., communautés ayant un poids économique réel, qui se vérifie par le montant des impôts mais aussi par le nombre et l'importance des marchands qui contribuèrent à l'évolution des mentalités et au développement de l'économie régionale au seizième siècle, en implantant un capitalisme particulier et bourgeois, où l'idée de bénéfice, de thésaurisation et d'investissement allait devenir le cœur de l'activité économique. Ce mode d'être, de sentir et de vivre, les nouveaux chrétiens ultramontains l'ont payé très cher dans les prisons de l'Inquisition car cette mentalité induisait la préservation de leur identité en tant que peuple, une identité culturelle centrée sur la Loi Ancienne qui s'appuyait sur la résistance plus ou moins passive, plus ou moins discrète, mais toujours nourrie des valeurs éthico-religieuses du judaïsme, aux pressions de la société. La répression encouragea une émigration très difficile

¹ En portugais.
Rua Jardim do Tabaco 23
P 1100 Lisboa.

² Le niveau global de qualité atteint ici, fait penser à la revue d'art italienne F.M.R.
Ça n'est pas rien !
NDLR

³ L'Expulsion des Juifs du Portugal : une conjoncture péninsulaire.

⁴ Le Bourdon et le Miel. Une métaphore sur la diaspora sépharade et la formation des élites financières en Europe (du XV^e au XVII^e siècle).

⁵ Juifs et nouveaux-chrétiens portugais (XVI^e et XVII^e siècles).

⁶ Famille et groupe social dans le crypto-judaïsme portugais (XVI^e siècle).

⁷ Résistance de la minorité juive ultramontaine à l'assimilation (XVI^e siècle).

¹ Nouveaux - Chrétiens et Juifs entre le Portugal et l'Afrique du Nord (XVIème siècle).

² Nouveaux-Chrétiens portugais dans les Indes espagnoles - des affaires aux prisons de l'Inquisition (1590-1639).

³ La présence portugaise autour de la "synagogue neuve" de Cochin.

⁴ Abraam Zacuto et la science de la navigation dans les découvertes portugaises.

⁵ En anglais. Emory University Atlanta GA 30322 USA. 100 pages, abondantes bibliographies.

⁶ Il est une stratégie d'inepte généralisation capable d'avancer que si les Juifs portent des vêtements, et que les Hispaniques portent des vêtements, les Hispaniques doivent être des Juifs...

pourtant, d'une partie de ces crypto-juifs, par l'Espagne, la France, vers l'Italie, l'Afrique et l'Inde.

Les rapports inquisitoriaux de Jerónimo de Souza après sa visite à Trás-os-Montes en 1582/83 apportent une lumière sur les moyens de défense utilisés par les convertis : confession spontanée immédiate qui vaut absolution, concertation préalable des "confessions" entre justiciables potentiels pour accuser d'authentiques "vieux-chrétiens" de judaïser, ce qui leur valut six mois de détention inquisitoriale et déconsidéra le tribunal d'Inquisition...

Ana Cannas da Cunha¹ nous renseigne sur les réseaux permettant aux nouveaux-chrétiens de fuir vers l'Afrique du Nord, réseaux dont les têtes de pont se trouvaient surtout à Setúbal et à Lisbonne.

Les deux articles qui suivent sont plus précisément consacrés à la présence juive portugaise dans les colonies ibériques :

Maria da Graça A. Mateus Ventura² nous explique l'importance démographique et économique de la population marrane portugaise en Amérique du Sud, dans les possessions espagnoles. Au milieu du XVIème siècle la communauté juive des Indes occidentales forme déjà un quart de la population blanche et à partir de 1580 l'immigration est si intense que la présence de marranes portugais va constituer un problème sérieux pour les inquisiteurs du Saint Office qui veulent tenter, avec la souplesse qu'on leur connaît, dans une société coloniale a priori plus mobile que celle de la métropole, de surveiller ces nouveaux chrétiens commercialement très actifs qui vont ouvrir de nouvelles voies commerciales entre l'Europe et l'Amérique.

José Alberto Rodrigues da Silva Tavim³ analyse l'émigration des nouveaux chrétiens vers les Indes orientales et en particulier dans la ville portugaise de Santa Cruz de Cochin où les Juifs vont jouir d'une situation privilégiée. L'auteur expose la structure de cette société où règne l'endogamie mais qui est ouverte sur les autres classes sociales non juives avec lesquelles elle semble avoir entretenu de bonnes relations.

Enfin la lecture de cette luxueuse revue comportant une soixantaine d'illustrations en couleur - photos, manuscrits hébraïques - s'achève sur un article de **Victor Crespo**⁴ nous contant la venue au Portugal du Juif espagnol Abraham Zacuto chassé en 1492 par les rois catholiques et qui, précédé de sa réputation d'astronome, entrera au service du roi Jean II dès juillet 1493. □

Bernard Pierron

La seconde est le numéro 18 (nos 1 et 2 de 1996, qui n'est pourtant paru qu'en fin de 1997) de la

JEWISH FOLKLORE AND ETHNOLOGY REVUE⁵

essentiellement consacré aux crypto-juifs du Sud-Ouest des Etats-Unis. Mais le numéro est beaucoup plus riche, car au delà des 84 pages consacrées au sujet, il comporte aussi une précieuse sonographie des chants judéo-espagnols, complétant une première liste publiée dans la même revue par la même Judith Cohen, de l'Université de Toronto, en 1993.

C'est un document indispensable !

Concernant le premier sujet, l'éditeur nous informe d'entrée, dans sa préface, que jamais dans sa publication il n'eut à subir tant de passion à propos d'une recherche universitaire qui n'en demande pas.

L'affaire est la suivante : un universitaire de talent, **Rafaël Pataï**, est venu d'Israël en 1947/1948 étudier l'existence - on non - de crypto-juifs à Mexico. Il en trouva deux groupes distincts, publia, et revint sur le terrain en 1950 et en 1964, s'étant entretemps installé aux Etats-Unis dès 1947.

En 1995 de nouveaux articles fort documentés - **Stanley M. Hordes** et **Loretta Levi** - mettent en évidence l'existence de crypto-juifs au Nouveau-Mexique. La même année, **Judith Neulander** publie un article fracassant, provocant, intitulé : "L'existence de crypto-juifs dans le Sud-Ouest (des USA) : une communauté imaginaire", critiquant ses collègues pour... allégations sans preuves...

Il n'est même pas possible ici de résumer seulement les deux articles anciens de Pataï repris, et les cinq autres présentés, dont celui de Judith Neulander. Tout ce qu'on peut dire est que les multiples publications et témoignages parus ici et là montrent qu'une partie des équipages de Colomb étaient des *conversos* et qu'au cours de multiples voyages entre la Péninsule ibérique et les Amériques, nombre d'entre eux et de leurs descendants s'installèrent et revinrent - ou non - au judaïsme en fonction des possibilités de le faire. Et pourquoi pas au Nouveau Mexique, bordure sud des USA ? Cette province avait été conquise par les Espagnols dès la fin du XVIème siècle et n'est devenue un Etat américain qu'en 1818 ! Nier cela est... osé !

Quant à l'article lui-même de Judith Neulander, outre qu'il adopte un ton agressif à l'encontre de Stanley Hordes, véritable règlement de comptes, il s'attache, non à réfléchir sur un ensemble de constats troublants par leur concordance et leur récurrence, mais à réfuter tel ou tel exemple en particulier, telle généralisation qu'elle réprouve de manière si caricaturale qu'elle en devient stupide : *This is a strategy of such inept overgeneralization, it is capable of contending that if Jews wear clothes, and Hispanos wear clothes, Hispanos must therefore be Jews.*⁶

Puis elle nous entraîne dans de longues et savantes digressions concernant les "Tribus perdues d'Israël" (sans rapport avec le sujet, personne n'ayant jamais rapproché l'existence de crypto-juifs en Amérique et l'existence de tribus perdues!), et l'iconographie des églises chrétiennes d'ici ou là pouvant comporter des images proches du Magen David, etc.

Les autres articles sont plus constructifs, moins polémiques, et à l'intérieur du sujet...

Tomas Atencio accumule des indices positifs, mais n'apporte en effet rien de probant, tout en rappelant la force de ce crypto-judaïsme en Espagne et au Mexique.

Schulamith Halévy commence par citer une impressionnante liste de rapports et conversa-

tions ayant trait à une volonté d'appropriation de judéité de la part de *conversos*, mais aussi d'interrogations formulées par de supposés tels cherchant à se hisser dans l'échelle sociale sans argumentation probante quant à la judéité de leurs ancêtres. Halévy trouve les premières traces écrites de ce constat après l'invasion napoléonienne du Portugal en 1807 : 20000 personnes se sont alors déclarées comme juives.

Isabelle Medina Sandoval prend très mal les assertions de Judith Neulander et l'écrit, l'argumente et le démontre, textes à l'appui. Elle est diplômée d'université, fille de diplômés d'université, petite-fille de personnes cultivées et ne s'en laisse pas conter : elle ne voit pas pourquoi ses démonstrations à elle, d'*insider* (ceux qui font justement l'objet de l'étude) ne seraient pas prises en considération face aux discours d'ethnologues : elle a aussi quelque chose à dire et à prouver !

Elle expose alors ce que fut sa jeunesse, son éducation comme fille d'un père catholique et d'une mère protestante¹, les incroyables rémanences, récurrences, de pratiques juives... Elle a retrouvé le journal du père de son grand-père écrit en 1894 racontant la lignée familiale et comment la famille Medina s'était établie à Santa Cruz autour de 1760, et jusqu'à son ancêtre Perez² vivant aux Canaries en 1550.

Elle s'autorise des paroles très dures et méprisantes à l'égard de Judith Neulander et proclame sa conviction de manière fort émouvante !

David Mayer Gradwohl, pour clore le volume, pose à Judith Neulander et autres, quelques pertinentes questions du type : "Personne n'osera dire que le roi est nu ?" par exemple : s'il est des *conversos* en Péninsule ibérique, aux Caraïbes, en Amérique Centrale et du Sud, pourquoi n'y en aurait-il pas au Nouveau Mexique ?

Oui, pourquoi ? □

Jean Carasso

Manuel Hernandez Gomez

ENTRE LA CRUZ Y LA HOGUERA ³

L'auteur de ce livre est diplômé en théologie et avocat de profession. Ce n'est que tard dans sa carrière qu'il s'est mis à écrire et il nous offre ici un survol de l'histoire du peuple juif depuis les temps les plus reculés, se penchant particulièrement sur la branche ayant vécu en Espagne.

La partie la plus intéressante pour nous traite de la migration vers le Mexique et la formation sur place de communautés crypto-juives.

On peut discuter de la proportion de convertis parmi les équipages successifs de Colomb, mais le fait n'est nié par personne...ni le fait que la *Composición de Sevilla*, en 1509 les autorisait formellement à s'installer en *Nueva España*.

A partir de là, leur sort fut très fluctuant, en fonction de l'intérêt ou/et de la cruauté des inquisiteurs qui sévirent sur place.

L'auteur cite les villes où se reformèrent des communautés juives secrètes, explique qu'au fil du temps seule l'endogamie leur assura une certaine sécurité face à l'Inquisition. Mais celle-ci brûlait vifs déjà en 1528 ceux qui étaient pris (à Santiago Tlatelolco). L'acharné grand inquisiteur Zumárraga disparu, les communautés respirèrent un peu mieux entre 1541 et 1571, sous l'autorité de leurs rabbins clandestins. Il s'ensuivit dès cette dernière période un accroissement des arrivées d'Europe jusqu'en 1625, avec une hispanisation des noms : Carbajal, Rodríguez, Pérez, Gómez, Ortiz, Alonso, Salinas, Navarro, Sevilla (ces deux derniers noms signent l'origine géographique), etc.

Fait curieux, ces nouveaux colons ont attribué leur propre nom - très semblables à ceux des non-juifs - à certains de leurs esclaves préférés. D'où l'énorme difficulté, dans le Mexique actuel, de retrouver ses éventuelles propres ascendances juives, sauf par l'appel à la mémoire familiale de petits faits et habitudes transmis de génération en génération.

L'auteur poursuit son étude - en l'affinant - dans des communautés précises : celle de Los Altos de Jalisco par exemple (une région dont il nous propose une carte, et qui ressemble étrangement au territoire d'Israël), avec la famille Garza où en 1589/90 l'Inquisition condamna 46 personnes brûlées vives le 8 décembre 1596.

Il étudie ensuite plus particulièrement les noms portés dans la bourgade de Tepatitlan et l'origine géographique de leur provenance en Espagne. L'étude est assez troublante et l'auteur conclut : "Qui peut, dans le Mexique d'aujourd'hui, affirmer avec certitude qu'il possède ou non du sang juif ?" (voir les noms les plus portés en pages 222/223).

Non sans une douleur perceptible, l'auteur intitule son dernier chapitre : ¿ *Judíos, gentiles, renegados* ? - nul besoin de traduire... □

Jean Carasso

Preuve supplémentaire que le sujet est d'actualité, lire aussi dans Gerações Brasil (édition de Janvier 1998, en portugais), excellent bulletin de la société généalogique juive du Brésil

Caixa Postal 1025 - Campinas 13001-970 Brésil
l'article de José Gonçalves Salvador,
pasteur méthodiste et docteur en Sciences Humaines.

L'auteur nous rappelle que la population juive convertie au Portugal pouvait atteindre, en fin de XVème siècle les 200 000 habitants, le cinquième de la population du pays. Et les descendants de ces cristãos-novos fournirent un contingent si appréciable de peuplement au Brésil, à São-Paulo en particulier que les inquisiteurs, périodiquement entre 1610 et 1625 s'en inquiétèrent vivement auprès des autorités royales.

On retrouve encore cette "inquiétude" en 1728 !

L'auteur a retrouvé de nombreuses archives de l'Inquisition traitant de ce sujet. Il cite des noms. Et tout comme l'auteur précédent il se demande ce qu'il en est de la "pureté de sang" des actuels habitants de São-Paulo...

A noter que la population juive de São-Paulo dispose actuellement de seize synagogues, nous dit-on.

¹ A plusieurs reprises dans ces contributions revient l'opinion que, si d'aussi nombreux *conversos* se portèrent vers le protestantisme plutôt que vers le catholicisme, c'est qu'aux premiers la lecture de la Bible était autorisée et habituelle, essentielle pour les juifs, et non aux seconds.

² Nom typique de converti.

³ En espagnol. 1992 chez l'auteur Apartado Postal 5-455 à Guadalajara-Jalisco Mexico 45000. Mexique 255 pages, bibliographie.

Il se trouve que nous avons reçu deux livres s'inscrivant dans le droit fil de la thématique développée par la revue ci-dessus, et c'est pourquoi nous les commentons ici.

¹ En anglais, 1997
Omni Art
2 West Read str. #150,
Baltimore MD 21201 USA
110 pages, bibliographie,
intéressant tableau
récapitulatif chronologique.

² Une seule petite erreur
décelée, page 98 : c'est le
20/12/1924 et non
en 1931 qu'un décret de
Primo de Rivera accorda
la nationalité espagnole à
ceux des Sépharades
balkaniques qui la deman-
deraient.

NDLR

³ En judéo-espagnol -
caractères rachi et latins -
en français et en allemand.
1997. Editée par l'Institut
de philologie des langues
romanes de l'Université
Libre de Berlin
(n° 19).

⁴ N°10, 1997 / tome I :
Les Séfarades
Pour tous renseignements
et commandes (140F pour
ce n°), s'adresser à
Lucette Heller-Goldenberg
au Romanisches Seminar
der Universität Köln
Albertus Magnus Platz
D 50923 Köln.

**Puis dans le même domaine, toujours concernant
l'Amérique, ici Centrale, et pour faire le point :**

Harry A. Ezratty

500 YEARS IN THE JEWISH CARIBBEAN¹

Il s'agit ici d'une étude systématique de l'implantation de juifs dans toutes les îles Caraïbes, que l'auteur n'a cessé de visiter et parcourir une par une depuis trente ans. Il nous livre le fruit de son travail de recherche et mémoire. S'il sous-titre son livre *The spanish and portuguese Jews in the West Indies* c'est qu'il se revendique lui-même fièrement comme Sépharade...

Avant la description site par site des lieux qu'il a visités, l'auteur met en facteur commun, dans une introduction générale, l'histoire de l'exil d'Espagne et le siècle qui s'écoule depuis l'arrivée le 12 octobre 1492 de Luis de Torres, juif appartenant à l'équipage de Colomb, et durant lequel il a fallu rester *cryptos* à cause de l'Inquisition.

Si les Caraïbes au XVIème siècle dépendent politiquement de nombreux pays européens qui les ont conquises, le fait est que les Espagnols sont prépondérants et l'Inquisition avec eux. En 1588 la puissante flotte espagnole qui ramène depuis quasi un siècle l'or et les biens pillés dans les nouveaux territoires, cette puissante flotte espagnole est anéantie dans la Manche alors qu'elle tente la conquête de l'Angleterre rivale. C'est là, pour les *cryptos* le début d'un possible retour ouvert au judaïsme.

Nous ne rapportons pas ici les fluctuations de la situation militaro-politique dont les Sépharades savent profiter : juifs ouvertement dans les pays protestants, *cryptos* dans les autres, mais toujours conscients de leur judéité, portant parfois deux noms, un chrétien et un juif selon le lieu où ils se trouvent (l'armateur d'Amsterdam Manuel Rodriguez est aussi Jacob Tirado...). Il faut retenir que les juifs secrets arrivent sur les côtes du Brésil dès les années 1630 comme commerçants, entrepreneurs, planteurs de canne à sucre etc. avec les Hollandais et leur Cie des Indes Néerlandaises qui s'installent en 1630, ayant bousculé les Portugais. C'est là le début du retour au judaïsme et de l'expansion, souvent à partir d'Amsterdam. 1500 Sépharades sont installés à Recife au milieu du siècle, le tiers de la population blanche : ils y entretiennent deux rabbins : Isaac Aboab de Fonseca (lequel sera plus tard le grand rabbin d'Amsterdam) et Moses Rafael de Aguilar.

Le désastre est la reprise de la ville par les Portugais le 25 janvier 1654 et la fuite vers les îles (et la fondation la même année de New-Amsterdam - New York - par un équipage de Sépharades enfuis, dont on connaît les noms d'ailleurs.) Certains juifs reviennent en Europe, mais ceux qui restent s'égaient dans les îles, tolérés partout (sauf en Martinique et Guadeloupe françaises avec le "Code Noir" de 1685) et constitueront les premiers noyaux de juifs modernes dans le monde.

Puis Harry Ezratty nous décrit l'état passé et présent des implantations juives dans chaque île, résumant l'ensemble dans un tableau.

Ce petit livre - par le format - est un remarquable travail de synthèse, d'une rare densité.² □

Jean Carasso

Nous avons aussi examiné avec un intérêt tout particulier que chaque lecteur peut comprendre, deux revues nous venant d'Allemagne :

NEUE ROMANIA JUDENSPANISCH II³

Il ne s'agit plus ici, comme dans le cas précédent, d'une revue pour le grand public, mais au contraire d'un recueil d'études offert par des chercheurs. Le responsable, Winfried Büsse, en explique le fil conducteur dans un avant-propos. Il expose aussi que le premier tome de ce travail est paru en 1994.

Ce recueil, entièrement consacré à la langue judéo-espagnole, commence par un extrait du *Nuevo silaberyo espanyol de Konstantinopla* de 1922 réédité par Haïm Sephiha, avec une trentaine de pages de fac-similé, et se poursuit par une étude d'Aldina Quintana sur les variantes de ladite langue en divers lieux des Balkans et de Turquie. Une intéressante carte régionale illustre graphiquement ces variations. L'étendue de la bibliographie est impressionnante !

Heinrich Koehring présente en bilingue un passage du *Me'am Lo'ez*, édition de 1730 à Constantinople : judéo-espagnol-hébreu de l'édition originale, et allemand pour les lecteurs de la revue. Le tout encadré de remarques et nombreux éclaircissements. Le texte bilingue lui-même occupe 64 pages de la revue. Sur son érudite lancée, il poursuit le même travail sur un passage de la Bible de Constantinople, édition de 1739/1745.

Haïm Sephiha résume ses recherches sur le judéo-catalan calque, symétrique du judéo-espagnol-ladino calque, et Marie-Christine Varol étudie l'expression de la mort en judéo-espagnol d'Istanbul.

CAHIER D'ETUDES MAGHRÉBINES⁴

On ne reprochera pas à la responsable de cette revue la moindre ambiguïté sémantique, le moindre amalgame... Elle nous informe d'emblée qu'elle consacre ce numéro aux Sépharades de culture et de langue hispanique, et le numéro suivant à la culture des juifs du Maghreb.

Elle a bien du mérite, Lucette Heller, d'avoir su réunir, depuis l'Allemagne, en ce volume grand format de 180 pages, une telle palette d'articles, soit originaux, soit textes de conférences données à Cologne et concernant notre culture !

Nous avons apprécié en particulier un texte vivifiant de Juan Goytisolo sur l'"Espagne *mudejar*" et le multiculturalisme, une étude d'Alfred Goldenberg sur le Musée Historique Juif d'Amsterdam et une autre du même auteur sur les Juifs du Comtat Venaissin et leurs attaches sépharades. Cette dernière est complétée par un travail de Georges Jessula sur Armand Lunel.

En trente pages, Edgar Morin confie du nouveau sur ses ascendants et son environnement culturel, même à ceux qui sont familiers de son livre "Vidal et les siens". Henri Nahum, dont nous avons commenté récemment le livre sur Smyrne, expose ses recherches et répond à quelques questions, tandis qu'Ursula Egyptien nous entretient longuement d'"Albert Cohen, un Sépharade de Corfou".

A la fin de chaque article sont réunies des notes et une bibliographie. □

Pour ces deux revues, Jean Carasso

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** rédigé sous forme d'un dialogue vivant qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman. Nous poursuivons ce dialogue volontairement tout simple, pour ne pas décourager les débutants.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

L'ULTÍMO DEDIKODÚ ÁNTES DE DESPARTÍRSEN

Saróta *En frénate de mozótroz akarreyó una famiýa nehlíya. El es blóndo chávdo pedrído. Myéntras ke en la friyéra sále médyo desbragádo kon el ijíko pédo rócho, la mujér le méte kuérnos en resivyéndo védre i séko : tánto demudádo áy i no áy. Tudéska ni en Bet ahén onésta.*

Réyna *Kóza ke no mos ínche ! Malavlár de los muéstros es ensembrár pálos par ke mos ahárven los antisemítes. Es lo ke mos reprócha Polikséni, mi amíga gréga y tyéne mil partes de razón.*

Redjína *Se tráta de dos psikológos universitáryos. Los ke vítes ín do ánde éyos van pará konsultártos, no para negrigúra.*

Saróta *Están etchándo móchkas !*

Pérla *Son altaménte kapátches : mi arkadách ke empesó kúra ánde éyos salyó la priméra de la klása.*

el pádre *Bavajádas ! ken tuérto nasyó núnka se enderétcha ! Si algúno, de natúra blándo de korazón se dechó etchár — al duláp, de ké ayúdo va ser el psikológ ?*

la madre *Es un báfo !*

el pádre *Un uyído konsolánte ke kósta karo i sin fín pórke káda páso de la vida tyéne su anyúdo partikolár. Ir kon eskópo de topár pusulá para desatárto es azér próva de saflík i bovedá, kuándo muéstros lívros dán la repuéstá la mas adaptáda a la situasyón.*

Saróta *alevantándose :*

No me apezgaré, es tyémpe de ir !

Réyna *i el marído, azyendo lo mizmo :*

Mozotroz tambyén. Tódo kon livyanés ! Mos izítech pasár la óra.

Redjína *la íja i el marído :*

Vuéstra kompaníya mos alegró la tadráda. Salúdos i abrazos.

dedikodú (du turc) = commérage.

akkareár = emménager.

nehlíya (ou *lehlíya*) (du turc) = Polonais achkénazes fuyant des pogromes, hirsutes et négligés. D'où une connotation péjorative pour désigner quelqu'un de peu soigné.

friyéra (de l'esp.) = froidure.

chávdo pedrído = fade à l'extrême.

pédo rócho = pet rouquin.

védre i séko = vert et sec, jeune et vieux, de toutes sortes.

demudádo (de l'esp.) = marginal, atypique.

áy i no áy = de toutes sortes.

tudéska, (esp. tudesque, allemande) *ni en Bet hahén* (maison de vie, par antiphrase, cimetière) *onésta* = pardon à nos sœurs achkénazes pour cette expression désobligeante. Dans le contexte socio-géographique de l'époque, toute femme sortant de chez elle vêtue de manière un tant soit peu voyante - cas fréquent paraît-il chez les Achkénazes - était qualifiée de "malhonnête" parce que soupçonnée de vouloir séduire, même lorsqu'elle se recueillait dans un cimetière...

ke no mos ínche = littéralement : qui ne nous remplit pas; ici : qui ne nous concerne pas.

ensembrár pálos para ke mos ahárven = ensemenecer des bâtons pour qu'ils nous frappent. On dit aussi *s'alévantáron los pipínos a ahárvár los bahtchavánes* (turc) : les concombres se sont levés pour frapper les jardiniers.

negrigúra = méchanceté, "mauvaiseté"; ici, libertinage, prostitution.

etchár móchkas = chasser les mouches. Se dit d'un commerçant qui n'a pas de clients.

arkadách (du turc) = camarade.

bavajádas (de l'esp.) = de bave, expression déjà rencontrée : bêtises, balivernes.

ken tuérto nasyó núnka se enderétcha = qui est né tordu jamais ne se redresse.

blándo (de l'esp.) = mou. *Blandúcho* = mollasson.

etchár al duláp, (armoire) ou *etchár al sáko* (esp. + turc) = littér. jeter dans le sac, "rouler".

uyído = écoute.

báfo = souffle consolateur, "bouffée d'oxygène".

eskópo (esp.) = but, intention.

pusulá = filon, astuce.

saflík (du turc) = naïveté.

bovedá = bêtise.

livyanés = légèreté.

tadráda (de l'esp.) = après-midi.

EL KANTONIKO
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

En estas oras tristes ke pasí, entendí lo ke kere dizir la palavra AMISTAD. No me imaginava nunca tener tantos amigos sinseros. No me imaginava nunca ke mi marido meresiya tantos onores.

Es verdad ke te dizen ke el benadam es komo un eko (un espejo). Lo ke le dizes, te lo responde. Ma mozotroz si izimos una koza de bueno no asperimos nada en repuesta. Rengrasio a todos, sin olvidar toda la famiya ke no me dechó sola.

En avlando de amistad, me akodrí de una amiga muy kara (en gane-dén ke ste) ke eya saviya lo ke kere dizir esta palavra. Era una persona ke aziya el byen a la kayadés. El ke entrava ande eya yorando, de su kaza saliya riyendo . Para mi esta amiga era i mi madre, i mi ermana, i mi konfidente a ken puediya kontar todas mis belas (komo kada uno i una pasa en su vida) savyendo ke nada no va salir de su boka. Para todos aziya la mizma koza. Malgrado los anyos ke pasaron de el diya ke mos dechó, la tengo syempre en mi korasón. Yo la toma-va komo un esem-pyo; syempre le diziya : "Si tengo mazal de bivir aeda-da komo eya, kero ser komo eya". Esta amiga tanta kara mos dechó muntchos rekodros de alegriya.

*Se yamava
Sultana Sardas.*

Chochana Lucie
Mazaltove

Avner Levi

TÜRKIYE CUMHURİYETİNDE YAHUDILER

LOS DJUDYOS EN LA REPUBLIKA TURKA¹

El libro de Avner Levi mos konta la istoriya de los Djudyos de Turkia desde la fin de la primera guerra mundial hasta la fin de los años kua-
renta. El eskritor nasyó en Izmir i emigró a Israel dospues de eskapar su servisyo militar en la armada turka. Agora, el es profesor en la Universita ebraika de Jerusalem. El libro esta eskrito en Turko i editado por Rifat Bali, ke es bien konosido de los jornalistas djudyos de Istanbul.

Dospues de la primera guerra mundial la povlasyon djudya de Turkia estava konsentrada en Istanbul, Izmir, Edirne, Bursa, Aydin i Çanakkale. Kuando los Gregos peryeron la guerra kontra los Turkos, kemaron munças sivdades antes de fuyirsen. Las komunitas djudyas de Aydin, Denizli i Nazilli se dezaparesyeron kom-
pletamente y los Djudyos no pudieron aboltar a estas sivdades dospues de la guerra. En Istanbul avia 90000 Djudyos, en Izmir 40000 i en Edirne 15000. En toda la Turkia el nombre de Djudyos era entre sien i sinkuenta i dozientos mil, kere dizir el uno por sientos de la povlasyon jenerala.

En el empesijo de este siglo algunos antisemitos komo Ebüzziya Teyfik eskrivyeron kontra los Djudyos en los jornales turkos. En los anyos 1920 Teyfik atakó a un dentista djudyo, Ginzburg, eskribiendo ke la klinika de este dentista era un lugar de randevu² de mujeres turkas musulmanas i de ofisyales almanes, i ke esto era un insulto kontra el pueblo turko. Ginzburg avrió una dava³ a Ebüzziya y la ganó en 1928, dospues de munços meses. Estos kavzos en enmidad i antisemitizmo kedaron solo en palabras i uvo muy pokos kavzos de atako fiziko.

En el kampo de la ensenyansa, el ministerio de la edukasyon ovligó a las eskolas de las minoritas relijiosas de ambezar la lingua turka sinko oras a la semana komo minimo. Los profesores devian ser de nasyonalitá turka, i las eskolas peryeron la otonomia ke tenian antes. No se permityo ambezar el Franses, komo se aziya antes en las eskolas de l'Alliance Israélite Universelle.

En el anyo 1924 Atatiürk izo munças reformas para evropeizar i modernizar al pais. Entre estas, uvo leyes sobre el dia de reposo, ke se izo Alhad. Los Djudyos ke no puediyen tomar dos dias de konje a la semana empesaron a lavorar el Chabat. De esta manera, se laisizaron komo los otros Turkos.

En 1927 un ombre de 45 anyos, Osman Ragyp, mató a una manseva djudya de Istanbul, Elsa Niego. Este ombre era kazado i teniya ijos i injetos, ama se enamoro de Elsa i le koryo detras. Kuando oyo ke Elsa se avia espozado⁴ kon un pariente, vino i la mato kon un kuçio. Munça djente de la komunita djudia fue a los funerayes de la manseva. Algunas gazetas eskrivyeron ke esto fue una manifestasyon en kontra del governo, i echaron iftira (akuzasyon falsas) a los Djudyos. Metyeron en prezo algunos

Djudyos inosentes, i entre mientras algunas gazetas empesaron una kampanya antisemita. Interrogaron al direktor de la gazeta "Le Journal d'Orient", Albert Karaso, i al representante de la komunitá djudya de Galata, Marko Nahum. Dospues de un mes de prision el djuzgador los dechó todos serbest⁵.

La komunita djudya tenia un gran rabino, Moché Bedjerano, ke se murio en 1931. Dospues de este anyo i asta el 1953 la komunita kedo sin gran rabino rekonosido por las autoridades. En las eleksiyones de 1953 la komunita djudya eskoló a Ribí Rafael David Saban.

Kuando en 1933 en Almanía empeso el movimiento nazista, los profesores universitarios djudyos peryeron sus lavoros. Estos profesores formaron un grupo en la Suisse, enkavesado por Albert Einstein, i buchkaron empleo en otros países. La Turkia akseptó a 34 profesores ke vinieron a la Universita de Istanbul. Algunos de eyos avian ganado el premio Nobel. Un Djudyo alman fondó la Opera de Ankara.

En 1934 empesó el movimiento de los Turancıs, ke tenian una filozofia rasista i komunikavan kon los Nazis en Almanía. Este grupo empesó a publikar una revista antisemita, Millî Inkilâp. En 1934 izieron un boykot komersial de los Djudyos en Çanakkale, dospues empesaron los atakos, rovos y amenazas. Por esto, los Djudyos decharon todo lo ke tenian i se refujiaron a Istanbul. El mismo anyo atakaron las kazas de los Djudyos en Kırklareli, Uzunköprü, Silivri, Çortlu i otras sivdades de la rejion de Trakya. La mayoría de los 10 a 15000 Djudyos de Trakya se refujiaron a Istanbul. El primer ministro de akel tiempo, Ismet Pacha, akuzó a los antisemitas, i dicho ke los Djudyos ivan ser protejidos por el governo. Dospues de estos akontesimientos, munços Djudyos se kedaron en Istanbul u emigraron a otros países.

Durante la sigunda guerra uvo por primera vez una ley rasista ke empozo un vergi, el Vartık Vergisi⁶ a las minoritas non-musulmanas. En 1943, a los ke no puedian pagar, los mandaron a un kampo de lavoro a romper piedras debacho de dos metros de inyeve. De los 1500 ke mandaron al kampo de Askale 800 eran Djudyos, los otros eran Gregos o Ermenis. Munços de eyos se izieron hazinos u se murieron.

Dospues de 1943 uvo munça mijoransa en la situasion de los Djudyos de Turkia. En 1944 el governo turko rompió sus relasyones kon la Almanía i empesó a ayudar a los Djudyos. Los diplomatos turkos salvaron munços Djudyos de Evropa de nasyonalita turka, i los protejaron. En 1944 dieron la permisyon a los Djudyos de Bulgaria i de Romania de pasar por Turkia para ir a Palestina. Algunos vapores turkos yevaron a imigrantes djudyos a Palestina.

En 1946 uvo eleksiyones i el nuevo governo de Recep Peker izo trokar las leyes para dar mas derechos a las minoritas relijiosas. Empesaron nuevas aktivitas en las asosiasiones djudyas i se krearón gazetas nuevas komo "Chabat", "Shalom" (ke dayinda egziste), "Atikva" i "l'Etoile" du Levant.

Desde los anyos 50 asta agora las relasyones entre los Djudyos i el governo turko fueron muy

¹ En turc. 1997
Editeur Rifat Bali à Istanbul.

² Rendez-vous.

³ a intenté un procès

⁴ Fiancée, et non mariée.

⁵ Libres.

⁶ Vergi = impôt.

buenas. Los Djudyos se entegraron a la kultura del pais i agora kaji todos avlan el Turko komo primera lingua. Tienen los mismos derechos ke todos los otros siddadanos turkos. Oy en Israel biven unos sien mil Djudyos de Turkia, i avlan Turko, publikan gazetas en Turko i sus kazas i

apartamentos tienen nombres turkos komo "Sevinç" (= la joie). □

Renée Martin

Musique

Susana Weich-Shahak

ROMANCERO SEFARDI DE MARRUECOS ANTOLOGIA DE TRADICION ORAL

Tous ceux et celles qui s'intéressent à la tradition musicale judéo-espagnole connaissent le précieux travail ethnomusicologique de Susana Weich-Shahak dont il est fréquemment question dans la LS. A la suite des pionniers que furent Manuel Alvar, Itzhak Levy et quelques autres, Susana a entrepris depuis de longues années l'indispensable tâche de collecter auprès des dernières "transmetteuses" directes le *matrimoine*¹ musical des juifs d'Espagne.

Le fruit de ses recherches scientifiques a fait l'objet de nombreux livres et articles de référence, la plupart publiés en Espagne et dont la "Lettre Sépharade" rend compte autant que possible. Tous les chants recueillis cette fois dans ce livre de belle facture appartiennent de façon exclusive au *romancero* sépharade marocain et ont été collectés en Israël auprès de femmes originaires des communautés tangéroise et tétouanaise.

L'auteur nous offre un aperçu historique des conditions de vie, puis d'exil des juifs d'Espagne ayant gagné le Maroc dès la fin du XIV^{ème} siècle, essayant d'y conserver leurs coutumes, leur organisation sociale, leurs institutions, leur répertoire musical et leur langue. Cette dernière, la *haketia*, issue du castillan médiéval, mâtinée de quelques ajouts hébreux et berbères, diffère légèrement de celle parlée par les communautés des Balkans. La ré-hispanisation de la *haketia* s'accroît dès la fin du siècle précédent et l'espagnol moderne la remplace bien souvent, la reléguant au plan familial et domestique des couches populaires.

Les textes introductifs qui précèdent les transcriptions musicales des chants formant l'essentiel du livre nous renseignent utilement sur les racines espagnoles et les origines médiévales du *romansero* marocain. La créativité populaire permet de maintenir vivante cette tradition en l'enrichissant et l'adaptant sans cesse au cours des siècles. La fonction sociale de ces chants restait d'ailleurs avant tout domestique : sans considération de leur thème tous ces *romanses* ont pu être utilisés comme berceuses. Mais d'autres étaient tout de même plus spécifiquement liées à chaque événement de la vie : noces, fêtes religieuses, deuils.

Susana précise que la majorité de ces *romanses* faisait partie du maigre bagage emporté par les Juifs à la fin de la *Reconquista*. Ainsi l'histoire de *Don Bueso y su hermana*, variation sur le thème de la sœur captive - ou Gerineldo - dont on retrouve au moins une version dans le cycle carolingien du *cancionero* de Galice et que notre ami John Mc Lean a enregistré dans un disque consacré au pèlerinage de Compostelle ! Mais certains *romanses* sont plus récents, que l'on ne retrouve pas chez les juifs des Balkans.

Le *romanse*, poème narratif où dialogues et descriptions prédominent, déroule sa trame au sein d'une structure strophique obéissant à de strictes règles de versification, que Susana décrit de façon très rigoureuse dans son ouvrage.

Comme l'ensemble du répertoire musical judéo-espagnol, il s'agit là d'une musique purement vocale, généralement chantée par une seule interprète, en principe une femme, sans accompagnement instrumental. Seuls les chants de noces pouvaient être exécutés en groupe, voix d'hommes et de femmes mêlées, avec accompagnement de percussions.

Si les *romanses* sans pulsation évidente sont fréquents dans le *romansero* d'Orient, le *romansero* marocain privilégie plutôt les organisations rythmiques claires, basées sur la combinaison de rythmes ternaire et binaire.

Poèmes épiques, affrontements entre chrétiens et maures durant la *Reconquista*, épisodes historiques, intrigues de palais ou scènes bibliques, récits de captivité, longues séquences décrivant le retour de l'époux après d'interminables guerres, sont les thèmes les plus couramment évoqués dans le *romansero*, où l'on retrouve aussi l'éternel défilé des amours malheureuses, incestueuses ou adultérines et son cortège de femmes assassines ou séductrices...

Susana Weich-Shahak a choisi ici de nous présenter les chants par thèmes les plus couramment évoqués, proposant souvent plusieurs versions d'un même *romanse*, textes ou mélodies variant selon la lignée des transmissions. Elle nous offre là un large éventail mélodique et poétique clairement présenté et musicalement transcrit, ce qui offre quelque difficulté pour un répertoire de transmission exclusivement orale et riche d'ornements et de mélismes propres à la fois à la tradition musicale orientale et à l'art consommé de chaque interprète.

Le livre enfin est agrémenté de photos de quelques informatrices de l'auteur, qui témoigne

¹ Joli néologisme que nous devons à Haïm Vidal Sephiha pour caractériser la transmission purement féminine de l'héritage musical des Sépharades.

ainsi sa reconnaissance à leur égard. Susana détient aussi quelques précieux enregistrements, certains réalisés il y a déjà des dizaines d'années, de ces témoins uniques d'une histoire en train de s'achever, et on laisse la mémoire retrouver quelques fragments de mélodie ou de poème en contemplant les visages souriants et épanouis de Flora Bengio, Alicia Bendayan ou Henriette Benchimol pour ne citer que les plus "anciennes" d'entre elles, mémoires vivantes de cette tradition ancestrale.

"Elle commence par un cri terrible, un cri qui divise le paysage en deux hémisphères parfaits. C'est le cri des générations mortes, l'élégie aigüe des siècles disparus, et l'évocation pathétique de l'amour sous d'autres lunes et d'autres vents..." disait Garcia Lorca, parlant de la *seguedilla* gitane. Grâce au ciel... et aux livres comme celui-ci, les musiques des gitans d'Andalousie, comme celles de nos ancêtres juifs d'Espagne continuent de nous émouvoir. □

Sandra Bessis

Eleonora Noga Alberti

CANTARES DE SEFARAD ¹

Comme de nombreuses chercheuses musicologues par le monde, qui sentent la précarité croissante de transmission orale de notre culture musicale, Eleonora s'efforce, en ce qui la concerne en Amérique du Sud, de recueillir des chansons anciennes de notre folklore (voir aussi l'article précédent).

Elle en a même fait tout l'objet de sa carrière puisqu'elle vient ces jours derniers de soutenir une brillante thèse de doctorat à la Faculté de Musique de l'Université Catholique Argentine, qui lui a valu les félicitations du jury. Entretemps elle a beaucoup publié, en Argentine comme au Venezuela. Espérons que sa thèse sera bientôt éditée !

Mais Eleonora ne se contente pas de cela : elle les chante aussi, ces berceuses, chansons de noces, *romanses* et *canticas* qu'elle a minutieusement relevées pour les pérenniser ! Quelques-unes reprises dans ce disque ne nous étaient pas connues...

Elle est accompagnée ici d'une petite formation variée, bien au point; elle-même est une talentueuse *soprano*, les accompagnements sont diversifiés et adaptés (dans le n° 4, chanson de Pâques elle se lance même *a capella*), la voix est superbe, pure. Parfois l'on est un peu surpris (n°9 *En la mar ay una torre*) d'entendre une interprétation sur un ton aussi élevé, habitués que nous sommes à des voix plus banales... mais cette voix est limpide et le professionnalisme remarquable. C'est dire la méticulosité du travail.

La bien connue *Matika de ruda* est peut-être notre préférée : ...*yo por ti / me muero yo...*

Une très bonne édition. □

Jean Carasso

Angel Carril

KERENSYA SEFARDÍ TRADICION MUSICAL DE LOS JUDIOS ESPAÑOLES ²

Nous avons déjà fait la connaissance d'Angel Carril à la réception d'une gravure précédente (voir LS 12 de décembre 1994).

Ce nouveau disque conforte nos premières impressions, même si la prononciation d'Angel est plus proche du castillan que du judéo-espagnol balkanique : il dit *pese* et non *péché*, *pasari-co* et non *pacharíco*. Mais peu importe : sa belle voix grave est toujours aussi chaleureuse, dans une berceuse par exemple, comme *Durme mi angelico*, et son accompagnement instrumental parfait. Toujours le même étonnement à entendre une berceuse populaire chantée par une voix d'homme, aussi belle et grave... (voir plus haut l'article de Sandra Bessis).

El prisionero chantée lentement, est bien émouvante, d'autant qu'Angel nous apprend, dans son superbe livret, qu'elle est déjà documentée en 1511 ! *El destierro de Castilla*, traditionnellement chantée le 9 Ab - anniversaire de la destruction du Temple et de l'expulsion d'Espagne - est solennelle et impressionnante.

Le disque s'achève sur une chanson que nous ne connaissions pas : *La muerte del principe Juan*, ce fils des Rois Catholiques mort à Salamanque à 19 ans.³

Quant au livret, c'est un modèle; il est original et passionnant : textes des chansons et remarques historiques, méthodologiques se succèdent, ces dernières exposant les sources, la signification des mots étrangers (pour un auditeur espagnol). On perçoit très bien ici qu'Angel Carril est un universitaire de haut niveau, directeur du Centre de Culture Traditionnelle de Salamanque. Il travaille, publie et chante d'autres traditions musicales aussi, ce qui lui a acquis une grande ouverture, une belle expérience ! Il explique que, dans le strict respect mélodique et littéraire des versions recueillies, il s'efforce de restituer des exécutions contemporaines. Merci !

Nous réitérons notre impression d'il y a quatre ans : vous avez bien gagné votre place parmi les classiques de ce folklore, Angel Carril. □

Jean Carasso

La Lettre
Sépharade

L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître cette **Lettre Sépharade** trimestrielle

Communiquez seulement son nom et son adresse à l'éditeur responsable :

Jean Carasso

F - 84220 - Gordes

Merci.

¹ Piscitelli producciones, Buenos-Aires.

² 1997 Several Records, Matilda Hernández 31 E 28019 Madrid.

³ S'il vous plaît Angel et Monsieur l'éditeur, le prince Juan est mort en 1497 et non en 1947...
NDLR

Actualités

Pour le n° 13 de la LS, en mars 1995, nous avons interrogé Freddy Abravanel sur la situation du Musée Juif de Grèce, en projet de transfert. Nicole Abravanel vient de le rencontrer lors de l'inauguration du nouveau bâtiment.

Nous sommes heureux de pouvoir remercier ici du bel accueil dont a bénéficié la délégation française.

RETOUR SUR L'HISTOIRE DU NOUVEAU MUSÉE JUIF DE GRÈCE, À PROPOS DE SA RÉCENTE INAUGURATION

A quelques heures de la cérémonie inaugurale des nouveaux locaux du Musée Juif de Grèce, qui a eu lieu avec éclat, le 10 mars, dans les salons de l'hôtel de Grande-Bretagne à Athènes,¹ nous avons demandé à Freddy Abravanel, un des principaux initiateurs du musée, d'accomplir pour nous un retour sur l'histoire de sa création.

Freddy Abravanel (Fr.A.) : Quant au musée, les premiers pas remontent aux heures de l'immédiat après-guerre. Rappelons que la Bulgarie avait occupé la région grecque de la Thrace, qu'elle concevait comme un débouché. Alors qu'ils protégeaient leurs propres Juifs, les Bulgares avaient pris en charge la déportation des Juifs de Thrace, qui furent concentrés puis dirigés sur Auschwitz et Birkenau. De cette concentration-là, il n'était resté que le regroupement de quelques objets, entassés à l'origine dans un entrepôt. Au total une centaine de pièces, des montres, des bagues, des bijoux, des cuillères en argent terni. Des objets sans la moindre valeur marchande. Tout le trésor de la vie des hommes, des femmes et enfants disparus.

Après la guerre, la Bulgarie, prise d'un certain remords et craignant peut-être une intervention juive internationale sur ce point, remit la totalité des objets à la Communauté d'Athènes. Ce sont les dernières pièces que l'on voit au 3ème étage, dans le dernier palier, mais ce fut le point de départ de notre musée.

La Communauté fit alors appel à deux membres bénévoles du Conseil (Nouli Vital et Elie Amosnino) pour que ce butin fût pris en charge. Ces objets furent en totalité déposés dans les locaux de la Bnai-Bérith. Par la suite, l'initiative de la création du musée revient entièrement à Nikos Stavroulakis, de mère juive américaine.

Nicole Abravanel (N.A.) L'ancien directeur du musée ? Vous souvenez-vous des circonstances de votre première rencontre avec lui, et plus généralement de ses premières démarches ?

Fr.A. Je revois parfaitement Nikos Stavroulakis sonner, un jour, chez moi pour me demander où trouver des *matzoth* et, quelques semaines plus tard j'ai remarqué sa silhouette, enveloppée d'un *talet*, à l'intérieur de la synagogue dont il devint, un temps, un fidèle assidu. Puis de son propre chef, il a demandé à s'occuper du musée. Geste purement volontaire et spontané. On lui a confié les pièces dont la Communauté disposait pour qu'elles fussent exposées. Un musée élémentaire était né, abrité

dans une petite salle attenante de la Communauté, rue Mélidoni.

Nikos Stavroulakis est une personne très capable. Il était assisté par un photographe, De Vinney, très compétent lui aussi. Ils se sont attelés à la tâche et ont incité d'autres qu'eux à penser au musée. Ils ont su mobiliser autour d'eux une équipe de jeunes très active.

Or le tout premier local de la rue Mélidoni était dans un état lamentable. Imaginez une salle mal entretenue où le plâtre se détachait... La nouvelle équipe fera adhérer des membres de la Communauté, portés à s'intéresser aux questions culturelles, à l'idée d'un transfert du musée dans un autre lieu. Et c'est ainsi que le local de l'avenue Amalias a été trouvé et que l'installation a eu lieu, la fondation officielle du Musée juif de Grèce datant de 1977.²

N.A. Vous en étiez déjà à cette époque, ainsi que M. Benrubi ?

Fr.A. Certainement, comme Marco Tabach qui fut l'un des tout premiers, et plusieurs autres. Mais divers relais ont eu une fonction essentielle. On avait sollicité les Communautés pour les mettre dans le jeu. Mais il faut se représenter que ce n'était pas si facile, car il existait d'autres priorités. Par exemple à Athènes, la sécurité pour l'école juive élémentaire confrontée aux menaces du terrorisme (la Communauté n'y est pas très nombreuse ni suffisamment aisée. Nous sommes 3000 au total).

Sam Benrubi, qui vient de se joindre à nous, intervient. Il est l'actuel président du musée.

Parmi les relais, soulignons le rôle exceptionnel assumé par l'Association des Amis du Musée Juif de Grèce, et au premier plan par son président Dimitris Molfetas aujourd'hui disparu, qui n'était pas juif d'origine. Sans lui, rien n'aurait été possible. Il a créé autour de lui, en Grèce comme aux Etats-Unis, un vaste réseau de sympathie, regroupant juifs et non juifs, dont l'archevêque orthodoxe des Amériques.

Finalement le musée a pu s'établir dans un appartement d'un immeuble remarquablement situé, propriété de la famille de l'armateur grec Likardopoulos, à la faveur d'un loyer très minoré. Ce fut une aide extrêmement précieuse.

N.A. Mais pourquoi donc aujourd'hui une nouvelle installation, alors que l'ancien musée était extrêmement bien situé, et réputé comme une réussite ?

Fr.A. Justement parce que les conditions d'une location, si favorables soient-elle au départ, sont toujours précaires et risquées. Il fallait anticiper et prévoir l'alternative éventuelle, malgré la généreuse hospitalité dont nous bénéficions. De plus, parallèlement, le fonds initial ne cessait de s'enrichir de nouveaux objets, et justifiait la recherche d'un local plus étendu.

N.A. On peut s'interroger sur la prise de risque liée à l'acquisition d'un immeuble et sur les inévitables difficultés rencontrées.

Fr.A. reprenant : Notre démarche a été progressive, par nécessité. Dans une première étape, on a cherché prioritairement le terrain.

¹ Pour mesurer l'importance de l'événement, signalons simplement qu'avec l'implication d'un millier de participants et de personnalités politiques de premier plan, ce fut peut-être la plus importante manifestation du judaïsme grec depuis la dernière guerre.

² On a regroupé tout ce qui se présentait, selon moi, du tout venant, surtout des tissus, des habits, et qui représentait la vie juive de nos pères, avec le charme et le sens du quotidien. C'est le fondement des collections que l'on peut admirer aujourd'hui. L'orientation est essentiellement ethnologique et folklorique. Mais en même temps la recherche s'est concentrée sur des lieux juifs de Grèce, Éritria en Eubée où existait une colonie juive, Égina et Delos où l'on trouve des traces de synagogues très anciennes, le cimetière juif de Mistras, etc.

Étape obligée lors de votre passage à Athènes :

Musée Juif de Grèce, responsable : Zanet Battinou.

**39 rue Nikis
105 58 Athènes,**

Tél. 30 13 22 55 82

Fax 30 13 23 15 77

Celui-ci (rue Nikis) est situé au cœur de l'espace touristique et culturel d'Athènes. Il était occupé par un bâtiment délabré, à la belle façade 1900. Cela a emporté la décision. D'une part, du fait de son cachet ancien adapté à un lieu de commémoration. D'autre part, compte tenu de son très mauvais état initial, il était dans nos prix... Pour réaliser l'achat, nous avons fait appel à des bien-faiteurs privés, de "grands donateurs" comme il est traditionnel de dire, comme Harry Recanati, ou Alex Mallat de Paris, ici présent avec nous à Athènes aujourd'hui, mon ancien condisciple de lycée à Salonique, dont le père avait été élu sénateur en 1928.

N.A. Et l'aménagement intérieur, en particulier cette superbe idée de l'escalier central qui peut frapper comme le déroulement intériorisé de la vie du judaïsme grec?

Fr.A. Ce fut la deuxième étape. En fait, seule la façade 1900 a été conservée. L'état initial du bâtiment imposait de tout reconstruire. D'où l'idée de cet escalier central qui donne le ton particulier, si l'on veut l'âme, du musée. Par la suite, il y eut beaucoup d'atermolements, mais aussi des solidarités. Par exemple, d'une ville à l'autre, entre Saloniciens. Et la Communauté de

Salonique, qui est plus aisée que celle d'Athènes grâce aux donations dont elle a bénéficié avant-guerre, a décidé de nous aider. Elle nous a offert une aide matérielle précieuse. Nous avons aussi obtenu un puissant encouragement du ministère de la Culture, alors dirigé par le ministre Mikroutsikos qui prendra la parole ce soir, ainsi que le maire d'Athènes : Dimitris Avramopoulos et les actuels ministres de l'Éducation et des Cultes : Gerasimos Arsenis et de la Culture : Evangelos Venizelos. C'est ce dernier qui, lors de l'inauguration en 1997 du monument à la mémoire des déportés de Salonique, excellent orateur par ailleurs, a eu le courage de dire : "On a trop oublié que Salonique a été une ville juive".

N.A. Et pour vous, Freddy, où situer votre implication personnelle et celle de votre famille ?

Fr.A. Chacun a sa manière de vivre son enracinement dans le judaïsme en Grèce, selon sa sensibilité. Pour quelqu'un comme moi, dont toute la jeunesse a été portée par la vie prodigieuse de Salonique, il y a un devoir à assumer envers les anciennes générations, laisser trace de leur vie. □

Propos recueillis par Nicole Abravanel

Nous sommes heureux de vous informer de la naissance d'une

Association des amis de La Lettre Sépharade *Aqui estamos*

sous bénéfice de la loi de 1901 concernant les associations à but non lucratif.

Les buts et moyens de cette Association, tels que définis par les statuts, sont :

"Maintenir, faire connaître et promouvoir par tous moyens appropriés et dans le respect des opinions de chacun, la culture sépharade judéo-hispanophone. Organiser toutes manifestations culturelles dans tous les domaines (réunions, voyages, gestion d'archives et de publications, etc.)."

Son siège social est fixé : 183 Boulevard Voltaire - 75011 Paris

Et pour que cette création ne reste pas formelle, l'Association organise déjà une première soirée culturelle et récréative accompagnée d'un buffet typique

jeudi 25 juin à 18 heures 30

au théâtre de l'Épée de Bois, situé à l'ancienne Cartoucherie, dans le Bois de Vincennes.
(Il est fortement conseillé de se présenter dès 18 heures !)

Au programme : table ronde, chant, poésie, prose, signature par leurs auteurs de livres relatifs à notre culture, présentés ces années dernières dans la LS. Vente de quelques livres et disques.

Les adhésions à l'Association sont recueillies par correspondance au siège social ou le seront aussi bien au théâtre de l'Épée de Bois durant la soirée du 25 juin.

Les deux ouvrages que nous vous annonçons depuis plusieurs mois seront présentés à la fête du 25 juin, et signés sur place par leurs auteurs.

Un manuel d'enseignement de la langue pour des francophones, accompagné d'un disque compact, qui facilitera beaucoup la tâche de ceux qui enseignent, et de ceux qui, simplement, désirent apprendre la "lingua muesta" ou rafraîchir leurs connaissances de jeunesse un peu enfouies maintenant,... bref, de tous ceux qui s'intéressent à cette culture judéo-espagnole.

Signé de Marie-Christine Varol, ce manuel qui manquait cruellement, est le premier proposé dans ce domaine
Son prix est de : 220F + 20F de port pour la France = 240F

Un dictionnaire français / judéo-espagnol, le premier jamais édité, signé de Klara et Elie Perahya
Son prix est de : 150F + 15F de port pour la France = 165F

Les commandes, accompagnées d'un chèque, doivent être adressées à l'Asiathèque.
Considérant les frais d'encaissement, il n'est pas possible d'accepter des chèques établis en devises étrangères.

L'Asiathèque - 6 rue Christine - 75006 Paris - France - Fax 01 43 29 76 68

Le présent numéro, tiré à 3000 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.

Les textes en français ont bénéficié d'une révision par Mireille Mazoyer-Saül.